

Hayom

TODAY היום

N°
97

automne
2025

Le magazine du
judaïsme d'aujourd'hui

INTERVIEW EXCLUSIVE
Rotem Sela

EN MUSIQUE
Jazz israélien

CULTURE
A letter to David

INTERVIEW EXCLUSIVE
Boogie Balagan

GIL

ESSAYEZ NOS VERRRES PROGRESSIFS

Pourquoi choisir entre vision
de près ou de loin ?



EXAMEN
DE VUE
OFFERT

PRENDRE RENDEZ-VOUS
EN MAISON



GENÈVE - LAUSANNE - MORGES - NEUCHÂTEL - MARIN CENTRE
NYON - SION - VEVEY - MONTHÉY - CONTHEY

ACUITIS.COM

Acuitis 
Maison d'Optique et d'Audition



Un temps de renouveau et d'introspection

À l'approche des Grandes Fêtes, les jours sacrés à venir vont inviter chacun à une pause dans le tumulte de la vie quotidienne. Ces solennités, piliers du calendrier juif, ne seront pas de simples célébrations rituelles mais des moments de profonde réflexion personnelle et collective.

Roch HaChanah, littéralement « tête de l'année », marquera le début d'un cycle nouveau. Le son du chofar, cette corne de bélier dont les notes résonnent dans les synagogues, sera bien plus qu'un simple appel à la prière. Il représentera un réveil des consciences, un signal d'alarme qui nous extraira de notre léthargie spirituelle. Dans un monde où l'attention est constamment dispersée, ce son ancestral nous rappellera l'importance de la présence et de l'écoute. Cette période sera également celle du bilan. Et de nous demander ce qu'il reste de nos promesses de l'année précédente, de penser aux relations que nous avons négligées, aux valeurs que nous avons trahies. Le judaïsme, dans sa sagesse, institutionnalise avec diligence ce temps d'introspection que nous avons tant de mal à nous accorder spontanément. Les dix jours qui séparent Roch HaChanah de Yom Kippour offriront cet espace rare où l'examen de conscience ne sera pas vécu comme une torture culpabilisante, mais comme une opportunité de croissance.

Quant à Yom Kippour – jour du « Grand Pardon » qui viendra clore cette période intense – il nous confrontera au jeûne inéluctable durant lequel la prière créera une parenthèse dans nos vies matérielles. Un dépouillement temporaire qui devra nous rappeler l'essentiel : notre capacité à nous transformer, à réparer nos erreurs, à nous réconcilier avec nous-mêmes et avec les autres. Car le pardon divin, selon notre Tradition, ne sera accordé que si nous avons d'abord cherché celui de nos semblables.

Reste, aujourd'hui, la question de l'approche de ces fêtes dans un monde sécularisé où le temps semble s'accélérer sans cesse : comment leur donner du sens, que l'on soit pratiquant assidu ou pas ? La beauté de ces célébrations résidera peut-être dans leur adaptabilité car chacun pourra y trouver une résonance personnelle, au-delà des prescriptions rituelles. Pour certains, ce sera l'occasion de renouer

avec une communauté, de se sentir partie prenante d'une histoire millénaire qui transcende les frontières et les époques. Pour d'autres, ce sera un moment privilégié de retour sur soi, de définition de nouvelles priorités, de nouvelles aspirations.

Ces fêtes nous rappelleront aussi notre responsabilité envers notre univers. Le fameux concept de « Tikkoun Olam », la réparation du monde, qui invite chaque Juif à contribuer à une société plus juste et plus harmonieuse.

Roch HaChanah et Yom Kippour seront ainsi l'occasion de réaffirmer notre engagement envers des valeurs universelles : la justice, la compassion, le respect de la dignité humaine. Des valeurs qui ne doivent pas être que des mots, posés sur une feuille, mais une inscription dans un contexte où les identités se crispent et où les divisions s'accroissent. Ces moments pourront aussi être l'occasion d'un dialogue renouvelé avec l'autre et la mise en place de ponts pour réunir des thèmes universels : la fragilité humaine, le besoin de pardon ou, parmi tant d'autres, l'aspiration à un monde meilleur.

Quels que soient les chemins qui seront empruntés durant ces jours de prières, tentons peut-être de penser à ralentir, de faire silence, de créer un espace où la transformation devient possible. Tentons de reconnaître que, dans le flux incessant de nos vies hyperconnectées, nous avons besoin de ces moments de recueillement pour redonner un sens profond et une direction altruiste à notre existence...

Chana Tova ! Et que chacun puisse, à sa manière, inscrire sa vie dans un récit qui le dépasse et contribuer, par ses actes, à faire de l'année qui vient une année de paix, de justice, de bienveillance et de compassion. 



Dominique-Alain Pellizari
Rédacteur en chef

VOTRE EXIGENCE



CONFIANCE

[kɔ̃fjãs] n.f. -XV^e; *confiance* XIII^e; du lat. *confidentia*, d'apr. l'a fr. *fiance* « foi ». 1 ♦ Espérance ferme, assurance de celui qui se fie à qqn ou à qqch. - créance, foi, sécurité. ♦ *Homme personne de confiance*, à qui l'on se fie entièrement. - fiable, sûr.

[kɔ̃fjãs] n.f. -XV^e;
confiance XIII^e; du lat.
confidentia, d'apr. l'a fr.

NOTRE ENGAGEMENT

Gestion discrétionnaire

Conseil en investissement

Négociation et administration de valeurs mobilières

sécurité. ♦ *Homme per-
sonne de confiance*, à qui
l'on se fie entièrement. -
fiable, sûr.



SELVI
& CIE



44. CULTURE

De Youth à A Letter to David



59. INTERVIEW EXCLUSIVE
Boogie Balagan

Communauté juive libérale de Genève – GIL
chemin Ella Maillart 2
1208 Genève
Tél. 022 732 32 45
Fax 022 738 28 52
hayom@gil.ch
www.gil.ch

Rédacteur en chef
Dominique-A. PELLIZARI

Responsables de l'édition & publicité
Jean-Marc BRUNSCHWIG
Dominique-A. PELLIZARI

Maquette et mise en page
Agence Hémisphère
Genève

Courrier des lecteurs
Vous avez des questions, des remarques, des coups de cœur, des textes à nous faire parvenir ? N'hésitez pas à alimenter nos rubriques en écrivant à : CILG-GIL – HAYOM
Courrier des lecteurs
chemin Ella Maillart 2
1208 Genève
hayom@gil.ch

Le magazine du judaïsme d'aujourd'hui
Automne 2025
Tirage : 2700 ex
Parution trimestrielle

Prochaine parution :
Hayom 98
Hiver 2025

© Photo couverture :
Asaf babo

49. PORTRAIT

William Wyler



1. ÉDITO

DU CÔTÉ DU GIL

6. LES MOTS DE RABBI NATHAN
L'héritage de Stefan Lux

7. LES MOTS DE RABBI FRANÇOIS
Avons-nous le libre choix ?

8. LIRE LE TALMUD AVEC
Barthélemy de Laffemas

10. 5 QUESTIONS À
Rabbi Josué,
un nouveau rabbin

12. COMMISSION VAUD
Sur les traces des
réfugiés dans la forêt

13. ABGS
Traversée du Portugal

14. KESHER DAY 2025
Genève accueillera une
édition très spéciale
du Keshet Day

MONDE JUIF

15. JUIFS DU NIGERIA
Les Igbo font-ils
partie du peuple juif ?

18. DU CÔTÉ DE...
NEGBA :
quand l'espoir
renaît au cœur
de l'adversité

21. ISRAËL
Israël voit l'avenir
en vert !

22. MONDE JUIF

Face à la crise,
l'engagement du
Keren Hayessod

23. J'AIME TEL-AVIV
Allenby, les multiples
visages d'une rue au
cœur de la cité

26. INNOVATION
Promise State : la
marque de mode de la
résilience israélienne

28. JDC
JOINT, une
organisation discrète...

30. JUDAÏSME ET LÂCHER-PRISE
Un équilibre entre
foi et action

32. HISTOIRE
La synagogue de Chablis

CULTURE

40. J'AI LU POUR VOUS
L'incroyable histoire
du procès Mein Kampf
par Harold Cobert

41. MUSIQUE
IsraeliJazz le mélange
des mélanges

44. CINÉMA
De Youth à A Letter to
David. Rencontre avec
Tom Shoval

47. J'AI LU POUR VOUS
Guillaume Erner,
Judéobsessions

PERSONNALITÉS

48. GROS PLAN
Martha Argerich :
mémoire vive

49. PORTRAIT
William Wyler :
parcours d'un Juif
suisse, de Mulhouse
à Hollywood

52. PEOPLE
Les News

54. GROS PLAN
Yoga, Tai Chi ou
plutôt la « Téhima » :
une méditation
en mouvement

55. SPORT
Pascale Bercovitch :
« Je prends mon pied
avec le surf ! »

57. ENTRETIEN
Célébrer la vie à travers
la musique et la danse.
Entretien avec
Thierry Namer

59. INTERVIEW EXCLUSIVE
Let's Boogie Balagan !

64. ENTRETIEN
Rencontre avec
Samuel Fitoussi

66. INTERVIEW EXCLUSIVE
Rotem Sela : « La
culture joue un rôle
très important dans
notre vie en Israël »



Fabien Gaeng, Tichri 4 - 2021

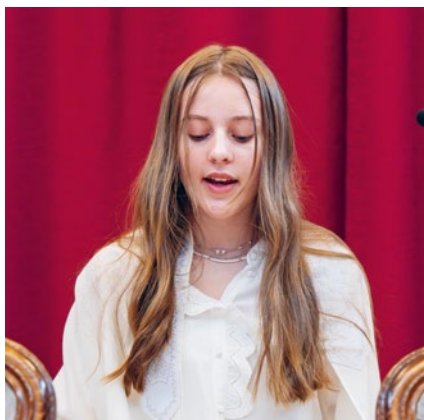
24x30 cm, huile sur toile

BENÉ ET BENOT-MITZVAH



Edmond BLOCH

17 mai 2025



Amana ECHANOVE

31 mai 2025



Noah GRUNDMAN

7 juin 2025



Etan NAUDION

28 juin 2025



Anna MURABEN

5 juillet 2025



RETROUVEZ LE CERCLE
DE BRIDGE DU GIL SUR
WWW.BRIDGE-GIL.CH

NAISSANCE



Isaac Ray André

1^{er} mai 2025

Fils de Naomi Vogt
et Jonathan Lewin



ANIMATION MUSICALE

Patrick Amsellem gratte sa guitare pour vous

On le connaît pour sa ferveur inébranlable lorsqu'il porte les offices du Chabbat en l'absence de rabbi Nathan. On l'entend lorsqu'il prend en charge des chants, sur la thébah du GIL, avec des tonalités orientales singulières. Et on le reconnaît par sa taille, sa bonne humeur, son sourire légendaire et son brushing stylisé...

Mais ce que vous ne savez peut-être pas, c'est que Patrick est un guitariste chevronné, chanteur aguerri qui se produit au Club Med et qui se tient à votre disposition pour animer Bené-mitzvah et autres festivités aux résonances et rythmes juifs. Avec son répertoire composé de chansons israéliennes, de refrains internationaux français et anglo-saxons, de chants du Chabbat parfois revisités ou encore de sa playlist latino-italienne, notre chanteur-guitariste de talent va vous en mettre plein les oreilles. Et le tout livré avec chaleur et bonne humeur pour que tout le monde en redemande et rappelle « Patriiiiiick ! ».

Animation musicale de Bené-mitzvah, notamment, au GIL ou ailleurs, le samedi après-midi, le samedi soir ou à d'autres moments. Rémunération à discrétion.

Patrick Amsellem

Guitariste chanteur | CMT Club Med talents

pat.amsellem@gmail.com | T. +33 6 11 19 15 44





LES MOTS DE RABBI NATHAN

L'héritage de Stefan Lux

Rabbin Nathan Alfred

Dans un coin oublié du cimetière juif de Veyrier repose Stefan Lux. En juillet 1936, en pleine assemblée de la Société des Nations à Genève, il s'est tiré une balle et est décédé quelques jours plus tard. Juif slovaque, journaliste, il espérait attirer l'attention sur le sort des Juifs dans l'Allemagne nazie. Il a donné sa vie pour cela. Il pensait que le monde ne pourrait ignorer son sacrifice dramatique. Mais son geste n'a guère fait de vagues. Les délégués de l'Assemblée ne l'ont pas mentionné dans leurs discussions ultérieures et les journaux ont peu évoqué cet événement. Et tout cela, deux ans avant la Nuit de cristal...

Comme l'a exprimé l'écrivain Éric Fottorino dans son roman *Questions à mon père*, être juif, c'est avoir peur.

Je pense que nous connaissons tous cette peur, qui n'a fait que croître depuis le 7 octobre. La peur de l'antisémitisme sous toutes ses formes, du Hamas et du Hezbollah aux frontières d'Israël, mais aussi ici, en Suisse, tant à droite qu'à gauche. La peur de nos voisins, la peur d'être victimes, la peur d'être blâmés pour les actions d'Israël, la peur du gouvernement israélien. La peur d'être complices de la famine à Gaza, de la mort d'innocents, de femmes et d'enfants. La peur de faire le choix de l'injustice en détournant le regard ou en ne défendant pas ce qui est juste. La peur de défendre ce qui est juste. La peur de ne pas savoir ce qui est juste.

Cependant, nous ne pouvons pas vivre dans la peur. Comme l'a dit Nachman de Bratslav : « Sachez qu'une personne doit traverser un pont très étroit, et la règle, l'essence même, est de ne pas céder à la peur. » Cette idée est magnifiée dans la chanson populaire *Gesher Tsar Me'od*. C'est une métaphore élégante que j'ai vraiment comprise à un moment de ma vie où, soudainement, je n'avais plus beaucoup de marge de manœuvre et où tout ce que je pouvais faire était d'avancer petit à petit dans une épreuve qui échappait à mon contrôle.

→ **Stefan Lux**,
né le 4 novembre 1888
à Malacky en Hongrie
et mort le 3 juillet 1936
à Genève



Ignorer tout ce qui se passe et rester indifférent sur le plan moral n'est pas une réponse juive. Mais tout prendre sur ses épaules, comme l'a fait Lux, n'aidera pas non plus. Nous devons lutter pour trouver un moyen d'avancer et de réaliser la vision de Jérémie (29.11) : un avenir et de l'espoir. Car être juif, ce n'est pas seulement vivre dans la peur, c'est aussi trouver un moyen d'espérer, même contre toute attente, un avenir meilleur.

Comme le dit la blague :

« Quelle est la différence entre un pessimiste juif et un optimiste juif ?

Le pessimiste juif dit : « Les choses ne peuvent pas empirer. »

L'optimiste juif dit : « Bien sûr que si ! » »

Cet humour noir n'apporte guère de réconfort, mais pour ma part, je suis optimiste : regardez l'histoire juive, les choses peuvent toujours empirer ! C'est pourquoi nous devons utiliser toute notre énergie pour rechercher un avenir pacifique et meilleur. Nous devons reconnaître les souffrances au-delà des frontières d'Israël. Il faut faire des compromis et maintenir une vision de Chalom et de coexistence avec tous nos voisins, tant en Israël qu'ici en Suisse. Nous ne pouvons pas rester inactifs, muets et paralysés par la peur. Nous devons plutôt soutenir les initiatives qui favorisent l'amitié, la réconciliation et un avenir meilleur. 🍷



LES MOTS DE RABBI FRANÇOIS

Avons-nous le libre choix ?

Rabbin François Garaï

Lorsque nous répondons à des questions qui nous préoccupent, nous avons le sentiment de choisir librement la réponse et sommes convaincus que le libre arbitre est une réalité. Et telle est l'affirmation de notre Tradition.

Commentant le verset de la Genèse 1:26 : Faisons l'humain à notre image et à notre ressemblance, Sforino (Italie, 1470-1550) propose le commentaire suivant : « Pourquoi Dieu créa-t-Il l'humain à notre ressemblance ? Parce qu'elle/il agit intelligemment comme les anges, bien que par libre choix et non comme les anges qui agissent sous la contrainte divine. » Et dès le début de la Torah, une preuve nous est proposée : Adam et Ève sont devant le choix de consommer ou non du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. S'ils ont ce choix, c'est qu'ils ont la capacité de choisir et que le libre arbitre est bien une réalité humaine.

Maïmonide va confirmer cette affirmation quand il dit : « Le libre arbitre est accordé à tous les humains. Si quelqu'un désire se tourner vers le chemin du bien et être juste, le choix lui appartient. S'il désire se tourner vers le chemin du mal et être méchant, le choix est le sien. » C'est [l'intention de] la déclaration de la Torah : « Voici, l'homme est devenu unique comme nous-mêmes, connaissant le bien et le mal (Gen. 3:22), c'est-à-dire que l'espèce humaine est devenue singulière dans le monde. Aucune autre espèce ne lui ressemble dans la qualité suivante : que l'homme peut, de sa propre initiative, avec sa connaissance et sa pensée, connaître le bien et le mal, et faire ce qu'il veut. »... (Mishneh Torah, Repentance 5-6)

Pour rabbi Nissim ben Reuven, (Espagne 13^e siècle) : « La *mazal* (prédétermination) ne fait que prédisposer ; elle n'oblige pas. Celui qui est né sous *Tzedek* / justice n'est pas obligé d'être un *tzaddik* / juste, il y est prédisposé. Celui qui est né sous *Mars* n'est pas obligé de répandre le sang, mais y est prédisposé. La raison en est que le *mazal* agit sur les corps et y laisse une empreinte. Mais il n'agit pas sur l'âme, qui est au-dessus de lui. » (Derashot HaRan 8:3)

Pouvons-nous réellement comprendre ce que ce libre arbitre est et présuppose ? Le rav Na'hman de Bratslav (Ukraine 1772-1810) dit : « Sache que le pouvoir du libre choix existe, même si l'intellect n'est pas assez développé pour comprendre la prescience et le libre arbitre... »

C'est pourquoi notre Tradition nous propose un ensemble de commandements : les *Mitzvot* qui concernent aussi bien le domaine religieux, moral, civil, judiciaire... Ces commandements nous sont proposés pour nous aider dans nos choix en nous suggérant une façon d'être et d'agir qui ne soit pas la conséquence de notre subjectivité car, comme le dit Felix Frankfurter (USA 1882-1965) : « La loi est le seul rempart contre la tyrannie de la liberté illimitée et la cruauté des sentiments débridés. » Cela ne diminue en rien notre libre arbitre, au contraire. Nous pouvons ainsi décider de notre action en nous confrontant à une norme qui nous est extérieure et qui nous invite à "sortir" de notre subjectivité afin que nous puissions choisir "rationnellement".

Et la question suivante peut également être posée : Notre Tradition affirme que Dieu est omniscient et donc que tout Lui est connu. N'y a-t-il pas alors une contradiction entre notre libre arbitre et l'omniscience de Dieu ? À cette question complexe, certains répondent en disant : Il faut se référer à la notion de *Tzimtzoum*, de la "rétraction de Dieu". De même que Dieu a laissé un vide au sein duquel il a créé notre univers, de même il y aurait un *Tzimtzoum*, une rétraction de Dieu pour laisser un espace au libre choix des humains.

Je vous laisse avec cette proposition en vous rappelant que, si nous sommes libres, nous sommes donc responsables de nos actes et de leurs conséquences.

Pensez-y en ces jours qui précèdent Roch HaChanah.

Chana Tova ou Metoukah. 🍷

LIRE LE TALMUD AVEC

Barthélemy de Laffemas

(T.B. *Sanhédrin* 24b)



← **Le Joueur de flûte**
1858, Ernest Meissonier,
École de France

Le premier soir de *Kippour*, nous affirmons pouvoir prier « avec l'autorisation du tribunal d'en haut et du tribunal d'en bas, quand bien même nous aurions gravement transgressé ». Ce n'est pas le moindre paradoxe, lors de ce Jour, que de se faire ainsi tout à la fois juges et parties, accusés et témoins. Si tout individu peut ainsi paraître à la barre, est-ce à dire que toute personne est, *a priori* et sans exclusive, en capacité de témoigner ?

Gérard Manent

Qu'il soit possible de récuser les témoins cités à comparaître, voilà qui peut passer pour l'un des principes de procédure pénale les plus évidents. Une *Michnah*, à travers la voix de R. Me'ir, s'en fait d'ailleurs l'écho : « chacune des parties peut refuser les témoins de l'autre » ; opinion à laquelle s'oppose le collectif anonyme des Sages, qui affirment : « elle ne peut les refuser qu'en prouvant qu'ils sont parents, ou frappés d'incapacité judiciaire »¹. Si les témoins sont apparentés aux requérants, on comprend qu'ils se voient récusés. La vraie question, pour les Sages, est plutôt de savoir *quand* ils peuvent l'être : si la première partie de leur réponse semble indiquer qu'ils le sont *a posteriori*, c'est-à-dire après que la partie adverse a démontré le lien de parenté rédhibitoire, la seconde partie de l'opinion énoncée semble pointer vers une autre direction. En effet, dire que des témoins peuvent être disqualifiés en vertu d'une « incapacité judiciaire », c'est potentiellement désigner un statut d'inéligibilité antérieur au procès lui-même.

Ce statut personnel (et non plus *relationnel* comme dans le cas du lien familial) est défini dans une autre *Michnah* de la manière suivante : « Sont frappés d'incapacité judiciaire ceux qui jouent aux cubes, ceux qui prêtent à usure, ceux qui font des paris en faisant voler des pigeons, ceux qui font du commerce avec les fruits de l'année *chabbatique* »². Passons sur la dernière catégorie mentionnée par le *tanna 'qamma'*³, et interrogeons-nous sur les raisons qui conduisent à déclarer inaptes à la fonction de témoin les personnes qui s'adonnent aux jeux de hasard.

Feu Barthélemy de Laffemas, fournisseur des étoffes de soie du bon roi Henri IV alors que ce dernier n'avait pas encore quitté sa Navarre natale pour ce Paris qui « vaut bien une messe », eut l'occasion de rédiger un mémoire dans le cadre de la fonction qu'il exerça auprès du roi en sa qualité de contrôleur général du commerce. Ce mémoire, dûment attesté par force lettres patentes, et publié en 1601, fut justement intitulé *Remonstrances politiques sur l'abus des charlatans, pipeurs et enchanteurs*. On

reconnaît ici la même défiance envers les joueurs de dés, assimilés à des « pipeurs ». Sans doute peut-on alors avancer l'hypothèse suivante : la disqualification rabbinique des joueurs de « cubes » et autres « parieurs » serait motivée par la crainte que l'appât du gain fût si grand que ces joueurs en vinssent à piper leurs dés, pareille tricherie donnant à penser qu'ils ne sauraient être des témoins fiables.

La suite de la *Michnah* fait cependant droit à une autre lecture : Selon R. Yehoudah, « tous ces gens ne sont frappés d'incapacité judiciaire que s'ils n'ont pas d'autres occupations. S'ils ont un métier honnête, ils peuvent être juges et témoins ». Ainsi, ne serait frappé d'interdit *a priori* que celui d'entre les parieurs qui entrerait dans la catégorie infamante des joueurs invétérés, c'est-à-dire, conformément à l'étymologie latine de l'épithète, celui qui, passant le plus sombre de son temps aux jeux de hasard, serait une sorte de vétéran du PMU. Ou, pour le dire en termes spinozistes, celui dont le *conatus* consisterait exclusivement à « persévérer dans son être » de joueur. Tel individu, *homo ludens* plus qu'*homo ethicus*, se verrait donc *ipso facto* frappé d'incapacité judiciaire. CQFD.

Bartenora, dont le commentaire est à la *Michnah* ce que celui de Rachi est au *Talmud*, confirme : « Un *mesaheq beqoubia* n'est pas éligible au témoignage parce qu'il ne participe pas au bien-être général. En effet, il est interdit à une personne de se consacrer à autre chose qu'à l'étude de la Torah et aux actes de bienfaisance, aux affaires et à l'artisanat, ou à un travail qui a pour but le bien-être du monde. » Cette convergence de vues ne doit pas masquer l'existence d'une controverse que rapporte la *Gnémarâ*⁴ : contre Rami bar ama', qui tient qu'un parieur ne vaut pas mieux qu'un voleur, Rav Chechet soutient qu'un parieur doit être disqualifié en tant qu'il ne participe pas au maintien du monde. Il est, en ce sens, semblable au « destructeur du monde » dont il est question dans le traité *Sotah*⁵.

Cette controverse enfin pourrait être reformulée dans le langage de la philosophie, tant il en irait de la différence, imperceptible au premier regard, entre

existence et *hexistence*. L'*existence*, c'est la vie que mène le joueur occasionnel, celui qu'avec Jankélévitch⁶ on pourrait décrire comme l'individu « qui va à ses grandes affaires, court à ses petits plaisirs », tant il est vrai que « l'être pensant est bien loin de penser tout le temps ». Ce qui le sauve de la faillite morale, cependant, c'est qu'il est bien loin de s'adonner continuellement au jeu : il n'est, somme toute, qu'un *homo ludens* à temps partiel. A *contrario*, il y va, chez le parieur invétéré, d'une « pérennité d'une manière d'être (*hexis*) qui serait chronique, comme toute manière d'être : quand cette manière d'être est morale, elle mériterait le nom de vertu »... et quand elle ne l'est pas, elle transforme l'*existence* en *hexistence*, par où se laisse entrevoir le spectre de l'addiction.

Dans l'*hexistence* du parieur, il y va donc d'une *addiction* pour autant que s'y joue l'addition d'une lettre (le *h* initial), qui signe, ironiquement, la *soustraction* qu'implique la perte de la vertu morale – addiction qui, en tant qu'elle frappe le joueur chronique, relève du même coup de la « passion chronique »⁷, comme on dirait « maladie chronique », susceptible de faire chuter de l'être à l'hêtre, tant il est vrai que le joueur addict fait feu de tout bois, jetant le manche proverbial après la cognée, et portant, finalement, faux témoignage contre ce qu'il y a de plus grand en l'humanité. 🚫

¹ *Michnah Sanhedrin* 3:1.

² *Michnah Sanhedrin* 3:3.

³ Dans une *Michnah*, on désigne par l'expression *tanna 'qamma'* la voix anonyme (*stam*) qui énonce le premier avis. La notion de *préopinant* en est le pendant exact en droit occidental.

⁴ T.B. *Sanhedrin* 24b.

⁵ T.B. *Sotah* 22a.

⁶ Vladimir Jankélévitch, « L'ambiguïté morale en son for intérieur », in Robert Maggiori et Christian Delacampagne, *Philosopher*, collection « Bouquins », Robert Laffont, 2000, p. 310.

⁷ Jankélévitch, *ibid.*, p. 312.



5 QUESTIONS À

Rabbi Josué, un nouveau rabbin assistant au GIL

Dominique-Alain Pellizari

C'est avec joie que notre communauté accueille depuis quelques mois un nouveau visage au sein de l'équipe rabbinique. **Josué Ferreira**, rabbin-assistant, nous a rejoints pour accompagner la vie spirituelle, éducative et communautaire de notre communauté juive libérale à Genève. Porté par une vision ouverte du judaïsme et une sensibilité intergénérationnelle, il s'intègre peu à peu dans la richesse de notre quotidien «gilien». À travers ces quelques questions, nous vous proposons de mieux faire connaissance avec lui...

Comment se passe votre acclimatation à Genève et au sein de notre communauté ?

Cette acclimatation se déroule très bien. J'ai reçu un bon accueil au sein de la communauté et j'apprends à connaître ses membres au fil des événements et des rencontres. Le cadre de vie à Genève est agréable, et plutôt calme. Bien sûr, il faut un peu de temps pour s'habituer à toutes les particularités du lieu – acquérir le réflexe de dire «septante» et «nonante» par exemple – mais cela commence à venir. Ayant jusqu'à présent exercé au sein de communautés plus réduites, je découvre aussi une autre dynamique au GIL, avec beaucoup plus de travail d'équipe au sein des différentes commissions. Tout cela est très positif.

Quelles ont été vos premières impressions après avoir découvert le GIL ?

Le GIL m'a donné l'impression d'une communauté pleine de potentiels, en train d'amorcer un tournant de son histoire avec des changements importants dans son équipe et dans son fonctionnement. J'ai ressenti à la fois un besoin de s'inscrire dans la continuité de ce qui se faisait auparavant, et des ouvertures pour de nouvelles initiatives. Il s'agit bien sûr d'un tournant délicat, qui s'accompagne d'un certain nombre de défis. Néanmoins, la volonté partagée par les membres du Comité et des Commissions d'œuvrer pour le GIL permettra certainement de les relever avec succès. J'ai rencontré au GIL une communauté diverse et ouverte, riche de membres venant d'horizons très différents, ce qui fait aussi sa force. En effet, chaque personne, avec ses compétences, son vécu, sa culture, peut contribuer à faire vivre la communauté et à élargir le champ des possibles.

Quels aspects de votre mission de rabbin-assistant vous enthousiasment particulièrement ?

J'apprécie tout particulièrement l'enseignement, tant pour les adultes que pour les jeunes. Étudier et enseigner me plaît beaucoup d'une manière générale et je suis heureux de poursuivre ces activités au sein du GIL. J'ai d'ailleurs hâte de débiter l'année 5786 avec un programme d'enseignement bien structuré pour les jeunes et pour les adultes.

J'aime aussi échanger avec les personnes, pouvoir être à l'écoute et apporter du soutien lorsque cela est nécessaire. Si je peux contribuer à ce que les membres du GIL et leurs familles soient épanouis dans leur vie juive, j'en serais très heureux.

Bien entendu, la prière est aussi un aspect important pour moi, et j'apprécie beaucoup de participer aux offices.

Comment décririez-vous votre approche du judaïsme libéral et de l'accompagnement spirituel ?

Selon moi, le judaïsme libéral permet à chaque personne de développer son approche du judaïsme, des rites et des textes, sans ressentir de pression pour rentrer dans une norme qui ne convient pas forcément à tout le monde. C'est donc une vision du judaïsme qui accorde à l'individu la place de s'épanouir pleinement au sein de la communauté et de la Tradition. C'est aussi un judaïsme ouvert sur le monde extérieur, qui favorise le

dialogue, et qui sait aussi intégrer les évolutions de la société, afin que chacun puisse maintenir une cohérence entre sa vie quotidienne et son judaïsme. En ce qui concerne l'accompagnement spirituel, il me semble qu'un élément important est d'encourager la connaissance et la réflexion afin que les personnes puissent mieux approfondir leur lien au judaïsme et sa pratique au quotidien. Favoriser l'indépendance dans la pensée et la construction de la spiritualité me semble primordial.

Quels sont, à court ou moyen terme, les projets ou les initiatives que vous souhaitez développer dans notre communauté genevoise ?

Les quelques projets que je vais évoquer sont bien sûr développés en équipe avec rabbi Nathan, les commissions concernées, le bureau et le comité. À court terme, nous aurons pour projet de favoriser l'éducation juive pour les enfants et les adultes, car le potentiel

est grand, et l'envie au rendez-vous chez de nombreuses personnes. Nous nous efforcerons de répondre aux besoins et demandes des membres. Pour la rentrée de septembre, nous proposerons un nouveau programme pour le Talmud Torah, et aussi une variété d'enseignements pour les adultes. Les projets intergénérationnels me tiennent aussi à cœur, pour favoriser les liens entre personnes de tous âges et renforcer aussi le sentiment d'appartenance et d'inclusion dans la communauté.

Nous œuvrerons donc, au fil du temps, à mettre en place plus d'activités et de moments qui permettent aux personnes de tous horizons et de tous âges d'échanger et de développer des liens de solidarité. Et bien sûr, nous comptons également développer des groupes et activités qui puissent répondre aux besoins à toutes les étapes de la vie. 🍷

my
MANOR®



Réductions exclusives
et offres personnalisées

MA FIDÉLITÉ, RÉCOMPENSÉE

- Jusqu'à -30% de réduction
- Prix réduits sur des produits sélectionnés
- Surprise d'anniversaire
- Gagnez des points pour payer vos achats chez Manor

Scannez le code-QR et
profitez-en maintenant!





COMMISSION VAUD

Sur les traces des réfugiés dans la forêt du Risoud

Frédéric Hayat

Le 15 juin dernier, une vingtaine de participants ont pris part à une randonnée de la mémoire au cœur de la forêt du Risoud. Organisée par la *commission du GIL Vaud, l'association des Passeurs de Mémoire et L'Enfant et la Shoah*, cette marche avait pour objectif de faire revivre le parcours des réfugiés qui, durant la Seconde Guerre mondiale, fuyaient la France pour trouver asile en Suisse.

La promenade de quatre heures a débuté en France, à la Combe des Cives, pour s'achever en Suisse à la Thomassette, suivant un itinéraire emprunté il y a plus de 80 ans par des centaines de femmes, d'hommes et d'enfants désespérés. Tout au long du parcours, plusieurs arrêts ont permis d'évoquer les lieux marqués par l'histoire et les gestes courageux de celles et ceux qui ont tendu la main aux persécutés.

Malgré une averse survenue en cours de route, les participants sont restés enthousiastes et soudés, poursuivant la marche

avec détermination et recueillement.

Parmi les moments forts de la journée, le passage de la haie de pierres, frontière naturelle entre la France et la Suisse, a particulièrement marqué les esprits. Chacun a pu se projeter dans le contexte dramatique des années 1940 et imaginer la détresse de ces fugitifs fuyant le régime nazi, souvent au péril de leur vie.

La randonnée était encadrée par deux accompagnateurs qui ont su, grâce à des explications vivantes et des supports pédagogiques, captiver petits et grands. Les plus jeunes ont notamment pu découvrir des planches dessinées illustrant la déportation des Juifs et les conditions de vie de ceux qui tentaient d'échapper aux persécutions.

Cette filière d'évasion fut, à l'origine, mise en place par Fred Reymond, engagé dès le début de la guerre par les services secrets suisses. Sa mission initiale consistait à recueillir des renseignements sur les intentions militaires allemandes et à détecter d'éventuels projets d'invasion

de la Suisse. Mais au fil des mois, le réseau de passeurs et d'agents de liaison créé par Fred Reymond s'est transformé en un formidable outil au service de l'humanité, apportant un secours essentiel aux Juifs en fuite.

L'histoire de ce réseau, comme celle des figures héroïques qui l'ont incarné, a été largement évoquée lors de la randonnée. Citons notamment les Sœurs Cordier, Anne-Marie Im Hof Piguët, Bernard Bouveret, ou encore Rösli Näf, qui fut l'artisan du sauvetage des enfants juifs du château de La Hille. Autant de noms qui rappellent que, face à la barbarie, des consciences se sont élevées et des actes de courage ont changé des destins.

Les organisateurs tiennent à remercier chaleureusement tous les participants, ainsi que les associations partenaires, qui ont contribué au succès de cette journée de mémoire et de transmission. D'autres initiatives pourraient voir le jour, afin de poursuivre ce travail indispensable de sensibilisation et d'hommage. 🍷



Traversée du Portugal avec les ABGs

Inès, Déborah et Jules

Entre le 9 et le 20 juillet 2025, nous avons eu le plaisir de découvrir le Portugal avec 13 jeunes de notre communauté. Ce voyage était un vrai moment de partage. Nous avons tout d'abord visité Porto dans une ambiance chaleureuse, avant de prendre la route pour Trancoso et Belmonte. Ces deux villages ont longtemps hébergé des crypto-juifs, dont nous avons pu apprendre l'histoire et les pratiques. Nous avons même assisté à un office de Chabbat de la communauté belmontaise.

Ensuite, cap sur Coimbra, ville de naissance de Spinoza ! Nous avons aimé nous balader dans ses rues pavées, admirer sa grande bibliothèque, et visiter l'ancien palais royal, qui est le siège de la célèbre université de la ville. Toutes ces visites ont été ponctuées de temps libre et d'une journée à la plage. Malgré les bourrasques à Figueira da Foz, nous étions heureux de pouvoir nous tremper dans l'océan. Nous avons d'ailleurs réitéré l'expérience

à Nazaré, ville célèbre pour ses vagues immenses, où de nombreux records de surf ont été enregistrés. Heureusement, la saison est plutôt propice aux touristes non-amateurs de sports extrêmes et nous avons pu réellement nous baigner dans une eau relativement calme et pas trop glaciale.

Tout le monde étant ravi de cette escale, nous sommes donc partis le cœur léger vers Lisbonne. La capitale lusitanienne nous a charmés avec ses maisons recouvertes de faïences et ses bons restaurants. Nous avons aimé flâner et déguster des *pasteis de nata*, admirer la baie du Tage et voyager dans les tramways typiques.

Nous rentrons en Suisse avec des souvenirs plein la tête d'un groupe solidaire, enthousiaste et joueur. Nous nous réjouissons déjà du prochain voyage et attendons avec impatience les interminables parties de loup-garou, les rires et les expériences partagées qu'il promet ! 🍷



SAVE THE DATE

B'NAI B'RITH
LOGE HENRI DUNANT N° 1868

KESHER
קשר

10^{ÈME} KESHER DAY
7 DÉCEMBRE 2025
ANNIVERSAIRE

DESIGN DE JOHANA DHAYON

LES BOULEVERSEMENTS AU MOYEN-ORIENT, ET NOUS ?

GENÈVE, DE 10H00 À 19H00
UNE INITIATIVE DU BNAI BRITH - LOGE HENRI DUNANT
WWW.KESHERDAY.ORG f i

INFORMATIONS ET INSCRIPTIONS

KESHER DAY 2025

D'ici la fin de l'année, Genève accueillera une édition très spéciale du **Keshet Day**

Julie Sacoun

Dix ans d'un rendez-vous devenu essentiel dans le paysage intellectuel et communautaire juif en Suisse romande.

Pour cet anniversaire, Keshet Day proposera une édition exceptionnelle ancrée dans l'actualité. Cette année, «Bouleversements au Moyen-Orient, et nous ?» est le thème qui a été choisi. Et cela, pour notamment faire face aux bouleversements géopolitiques qui secouent le Moyen-Orient depuis le 7 octobre 2023. Cette journée d'études tentera de décrypter les répercussions en Europe, aux États-Unis et au-delà, avec des intervenants de haut niveau et des spécialistes. Durant toute la journée, experts internationaux, auteurs, témoins et penseurs se succéderont pour décrypter, débattre et donner du sens à cette actualité brûlante.

Le 7 décembre de 10h00 à 19h00:

conférences, tables rondes, ateliers interactifs et moments de rencontre rythmeront cette édition anniversaire, dans un esprit d'ouverture, d'analyse rigoureuse et de dialogue. Une table ronde finale inédite rassemblera des invités de premier plan.

Le lieu reste confidentiel pour des raisons de sécurité. Sur place, il sera proposé une restauration casher, une librairie avec des livres parus récemment, un stand d'art, ainsi que des séances de dédicace. Tout est pensé pour offrir un cadre stimulant et sécurisé.

Toute l'équipe du comité du Keshet Day se réunit pour vous souhaiter de très belles fêtes de Roch HaChanah et se réjouit de vous retrouver pour les 10 ans du Keshet Day! 🎉

Infos et inscriptions

www.keshetday.org

Contact

Madame Sonia Elkrief
Présidente 2025 du comité d'organisation,
sonia.elkrief@keshetday.org



JUIFS DU NIGERIA

Au Nigéria : **Les Igbo** font-ils partie du peuple juif ?

Armand Schmidt

Au Nigéria, des chiffres qui donnent le tournis : 232 millions d'habitants sur près d'un million de km², 371 ethnies ou tribus, 527 langues et dialectes, 16 présidents ou chefs d'État depuis l'indépendance en 1960, premier pays d'Afrique par son PIB. Après les Hausas musulmans majoritaires au Nord, les Yoroubas (Chrétiens) au Sud, les I(g)bos, qui constituent la 3^e ethnie, ont été plongés à la fin des années 1960 dans la guerre de sécession du Biafra, conflit qui a fait prendre conscience à une minorité d'Igbo de leur appartenance au peuple juif. Néanmoins, cette revendication n'est acceptée ni par les autorités judaïques orthodoxes ni par l'État d'Israël, d'où un sentiment d'isolement et d'exclusion.

TRADITION ANCESTRALE « OMENANA » ET PRATIQUES RELIGIEUSES

- Forme de monothéisme, existence d'un dieu « être suprême », Chukwu, créateur de l'univers, omnipotent et omniprésent, interdiction d'idoles pour le représenter.
- Après l'accouchement, la femme est isolée pendant une période de 7 jours si c'est un garçon ou de 14 jours si c'est une fille, période suivie par une période d'impureté de 33 ou 66 jours.
- Pour les enfants mâles, circoncision 8 jours après la naissance, et à l'âge de 13 ans cérémonie marquant le passage à l'âge adulte.
- Sacrifice d'animaux suivant un rituel se rapprochant de celui de la Bible, interdiction de manger certains animaux « impurs », dont le porc.
- Célébration des fêtes mentionnées dans la Bible.

suite →

À l'instar de la majorité des Nigériens du Sud, les Igbos ont été convertis au christianisme par des missionnaires anglicans lors de la colonisation britannique (1860). Toutefois, ils découvrent dans leurs coutumes et traditions des similitudes entre leur religion ancestrale, communément appelée « Omenana », et certaines pratiques religieuses juives (voir encadré), ce qui a poussé certains Igbos à se poser la question : « ne serions-nous pas des Juifs, descendants de l'une des tribus « perdues » d'Israël ? ».

Les Juifs igbos, des origines à la guerre de sécession du Biafra

Ils font remonter leurs origines à l'exode qui a suivi la conquête par l'Assyrie du royaume de Samarie (722 av. J-C) et affirment être les descendants de la tribu de Gad, l'une des 10 tribus « perdues » ; la présence juive au Nigeria dès -638 serait attestée par une pierre en onyx à Aguleri au sud-est du pays, sur laquelle est gravée une étoile de David, ainsi qu'une inscription du nom de Dieu en lettres hébraïques. Plus vraisemblablement, certains historiens mentionnent une immigration en provenance de la péninsule arabique via le Yémen et l'Éthiopie ou de marchands d'Afrique du Nord, établis dans le Royaume Songhaï au Mali. Suite à une politique de conversions forcées, leurs descendants auraient émigré vers le sud. Quoi qu'il en soit, la prise de conscience – du moins chez une minorité d'Igbos – de leur identité juive, s'est faite à la suite d'une guerre de sécession (1967-1970) opposant le gouvernement fédéral à la République du Biafra, conflit à la fois d'ordre ethnique, politique et économique. En réponse à des violences anti-Igbos, à la marginalisation des Igbos dans les affaires politiques du Nigeria et à un redécoupage des régions au détriment de ceux-ci, le lieutenant-colonel Ojukwu, gouverneur de la région, proclame l'indépendance du Biafra le 30 mai 1967. Le général Gowon, à la tête du gouvernement fédéral, lance une offensive pour rétablir l'intégrité territoriale, le siège imposé par les forces fédérales déclenche une famine dans la région

et coûtera la vie à plus d'un million de personnes. En janvier 1970, après 3 ans de combats, le Biafra capitule, laissant le pays profondément traumatisé.

Le souvenir de cette guerre influe de manière constante sur la politique et la culture au sein des Igbos, car révélateur d'une forme d'exclusion et de marginalisation ; ce conflit a fait émerger chez certains Igbos le sentiment d'appartenance au peuple juif, car si des décisions politiques sont à l'origine du conflit, la guerre a rapidement tourné vers une forme de génocide, et les Igbos ont senti un rejet de la part des autres tribus, parlant d'un sentiment d'« igbophobie » à leur égard, assimilé à l'antisémitisme. Le rapprochement entre l'Omenana, leur religion d'origine, et le judaïsme a donné naissance une forme de syncrétisme judéo-chrétien, et pour une petite minorité au sentiment d'être Juif à part entière.

« Un jour tous les Igbos se reconnaîtront et appartiendront au peuple juif. »



↑ Dances

Combien sont-ils ? En l'absence d'un véritable recensement, on ne peut parler que d'estimations : environ 30 à 50'000 Igbos pratiquant une forme de judaïsme, dont les Juifs « messianiques », qui se considèrent comme des Juifs culturels et ethniques, car observant les préceptes religieux juifs, tout en considérant la personne de Jésus comme le Messie. Seuls 2 à 3'000 parmi les Igbos rejettent toute forme de doctrine chrétienne. Leur principale revendication ? Une reconnaissance de la part du judaïsme



Groupe Ghihon ↑

orthodoxe, qui, à l'exception du rabbin israélien Gorin, tarde à venir. L'État d'Israël de son côté, hormis une mission sous le gouvernement de Rabin, a toujours ignoré leur existence et refusé de reconnaître leur judaïté.

À la rencontre des communautés juives dans « l'Imoland »

Située dans la banlieue de la nouvelle capitale Abuja, Ghihon est le siège de l'une des principales communautés juives Igbo. Lieu de prières et de rencontres, l'endroit compte une synagogue et une salle de fêtes adjacente. Le samedi matin, office traditionnel du Chabbat, prières et lecture de la Torah – en hébreu – suivies par un repas partagé et une discussion autour de la « parachah » animée par le « rosh » faisant fonction de rabbin. Seul étranger dans l'assistance, nous avons droit aux égards d'usage et à écouter les difficultés auxquelles ils ont à faire face, que l'on peut résumer par le mot isolément et ce sur 3 plans : par rapport aux Igbo ayant conservé leurs croyances et traditions chrétiennes, par rapport aux autorités nigérianes, principalement les Yoroubas, accusées de nourrir des réflexes igbophobes, dont n'est pas

absente une certaine jalousie envers leur réussite professionnelle, et par rapport aux communautés juives orthodoxes qui très majoritairement refusent de les reconnaître comme juifs. Preuve en est fournie lors de la commémoration des événements du 7 octobre, avec des cérémonies séparées dans la synagogue Chabad à Abuja, réservée aux expatriés juifs (blancs), principalement israéliens, et celles célébrées dans les communautés Igbo.

Si Lagos, capitale du pays jusqu'en 1991, compte 4 communautés juives igbo, la plus importante étant « Adad Israël », c'est principalement au sud-est du pays, dans ce qu'il est convenu d'appeler « l'Imoland » que l'on rencontre les communautés clamant avec le plus de ferveur leur identité juive. Ainsi à Owerri, capitale temporaire lors de la sécession du Biafra, le chef de la communauté, Hagadol Ephraïm Uba, auparavant évêque de l'Église anglicane et passé au judaïsme, avait invité en notre honneur les représentants des nombreuses, quoique petites, communautés juives environnantes. Au cours d'une réception haute en couleur, mêlant prières, musique,

danses, boissons et nourriture, nous avons eu droit, en guise de bienvenue, à la présentation d'un plat de noix de kola. Dans la pièce servant de synagogue, l'office est célébré 3 fois par jour, en présence d'une dizaine de fidèles, tous vêtus du tallit, certains de téphilines, et incorpore dans les prières « orthodoxes » traditionnelles des rythmes typiquement africains, accompagnés par des instruments à percussion qui ne le sont pas moins.

Pour Francis Duru et Remy Ilona, auteurs de nombreux ouvrages consacrés aux Igbo (dont *Hebrew Igbo Republics*, et *Igbo, religion and culture*), les Juifs igbo sont un peuple hybride, qui, quoique distinct, fait partie du peuple nigérian, en quête d'une reconnaissance et d'une assistance matérielle bienvenue (livres de prières, tallitot, téphilines, sefer Torah et autres objets du culte). Si tous proclament leur attachement à l'État d'Israël, leur avenir s'inscrit principalement dans « l'Imoland », avec le secret espoir « qu'un jour tous les Igbo se reconnaîtront et appartiendront au peuple juif ». 🕊

DU CÔTÉ DE...

NEGBA: quand l'espoir renaît au cœur de l'adversité

Eliav Geissmann



Self défense ↑



Repas groupe Psifas ←

Depuis les événements tragiques du 7 octobre, l'association Negba a intensifié son action pour répondre aux traumatismes des enfants et adolescents touchés par la guerre. À travers un modèle d'accompagnement global impliquant les enfants, leurs familles et les écoles, Negba agit pour briser le cercle vicieux de la précarité et de la dépendance sociale. Un réel programme de résilience...

Qu'est-ce que Negba ?

Fondée en 2006, Negba – « Enfants et Adolescents Bâtissent l'Avenir » – est une association dédiée à l'accompagnement des jeunes issus de milieux défavorisés en Israël. Les enfants, de la classe de CP à la Terminale, viennent à Negba après l'école où ils reçoivent un repas équilibré, des aides scolaires, des activités d'enrichissement et un programme personnalisé pour accompagner chacun selon ses besoins et objectifs. Negba ne se limite toutefois pas à l'accompagnement scolaire. L'association travaille étroitement avec les familles et les écoles afin d'offrir un encadrement complet aux enfants les plus vulnérables. Ce modèle intégré permet d'agir en profondeur pour renforcer la stabilité familiale, améliorer les performances scolaires et développer les compétences sociales des jeunes. De plus, Negba accompagne les jeunes après leur parcours scolaire, grâce à son « Programme des Anciens », qui les soutient durant leur service militaire, leurs études supérieures, leur mariage ou encore dans leur insertion professionnelle.

Briser le cercle de la dépendance par une approche professionnelle

Le travail de Negba repose sur une approche professionnelle structurée, basée sur des outils éducatifs et thérapeutiques adaptés. En collaboration avec des psychologues, des travailleurs sociaux et des éducateurs spécialisés, l'association met en œuvre des stratégies concrètes pour aider les jeunes à développer leur autonomie et leurs capacités personnelles. Ainsi, par exemple, les enfants et les adolescents bénéficient de programmes sur la gestion des émotions, la communication positive et le renforcement des compétences sociales. Des ateliers spécifiques sont aussi proposés pour aider les jeunes à développer leur sens des responsabilités et leur capacité à prendre des décisions éclairées.

Une réponse adaptée aux besoins croissants

En Israël, ce sont environ 30 % des enfants qui vivent sous le seuil de pauvreté. Et dans certaines régions périphériques, ce chiffre atteint même 40 %. Ces enfants sont souvent confrontés à des difficultés scolaires, sociales et émotionnelles qui freinent leur développement. Grâce à ses actions ciblées, Negba offre chaque année à plus de 400 enfants et adolescents les outils nécessaires pour sortir de cette spirale de précarité. 🗣️

Un appel à la solidarité

Face à ces besoins grandissants, l'association Negba lance un appel à la générosité du public. Votre soutien financier est essentiel pour continuer à proposer ces activités vitales et assurer l'avenir de ces jeunes. Chaque don permet à un enfant de retrouver espoir et équilibre. Ensemble, faisons de la résilience une réalité durable pour les jeunes les plus vulnérables.



« Nous sommes fiers de voir nos jeunes retrouver peu à peu confiance en eux malgré les épreuves.

Ce programme leur donne les outils pour se reconstruire et avancer avec espoir. »

Eliav Geissmann, directeur de Negba



ÉTABLISSEMENT MÉDICO-SOCIAL POUR PERSONNES ÂGÉES

LIEU DE VIE ET D'ACCOMPAGNEMENT



- Un projet d'accompagnement individualisé adapté à vos besoins
- Une prise en charge par des équipes professionnelles pluridisciplinaires 24h/24
- Des chambres individuelles confortables et lumineuses
- Un cadre de vie verdoyant et reposant au centre ville, à deux pas des transports publics
- Un restaurant caché ouvert 7/7 au public sous la surveillance du Grand Rabbin
- Une synagogue
- Une salle de réception et un service traiteur



9, Chemin de la Bessonnette - 1224 Chêne-Bougeries

NOUS CONTACTER

T 022 869 26 26
info@marronniers.ch
www.marronniers.ch

Le GIL a besoin de Vous !

**Sans votre générosité, notre mission ne
pourrait se poursuivre.**



Scannez* & Donnez
*avec votre application bancaire

Bénéficiaire | Communauté Juive Libérale de Genève
IBAN CH05 0024 0240 2554 0200 U

Merci de tout coeur.





ISRAËL

Israël voit l'avenir **en vert!**

Réfaëla Trochery

Israël fait face à de nombreux défis et c'est certainement cette dynamique qui lui permet des avancées considérables dans de nombreux domaines.



↑ Chef Scientifique, **Doron Markel**
qui est, avec son équipe, à l'origine
de ce projet

En matière de ressources énergétiques durables, le solaire constitue un atout prépondérant pour Israël, compte tenu d'une situation d'ensoleillement optimale. Pourtant, ce pays si petit – plus petit que la Sardaigne – n'offre que peu d'espace pour disposer les panneaux, à part bien sûr, sur les toits des bâtiments. Alors il faut être inventif !

Le Dr Doron Markel, Scientifique en Chef du KKL-JNF, responsable de l'Unité de R&D et de l'innovation environnementale, était l'invité d'honneur à la soirée

du 8 mai 2025 « The Power of Nature » organisée par le KKL-JNF. Il a fait part au public du fruit des recherches et des avancées innovantes de leur unité, dans ce domaine notamment.

Les 230 réservoirs d'eau créés par le KKL-JNF offrent un espace providentiel pour des panneaux solaires équipés de flotteurs. Cependant, le Dr Doron Markel et son équipe, ne s'en tenant pas là, ont mis au point une technologie qui couple l'énergie solaire voltaïque à l'agriculture : l'Agri-Voltaïque.

Cette technologie consiste à disposer des panneaux solaires au-dessus des cultures agricoles. Les avantages sont multiples et permettent de produire une énergie renouvelable tout en développant une agriculture durable sans prêter les surfaces précieuses de production agricole. Les panneaux solaires fournissent une énergie propre tout en protégeant les végétaux d'un soleil trop ardent et réduisent la consommation d'eau. L'amélioration des conditions de croissance augmente, de facto, la production agricole. Le fait d'avoir à la fois l'infrastructure et l'énergie sur le terrain favorise les avancées dans le domaine agricole. De plus, les jeunes générations seront plus enclines à s'engager dans le secteur agricole. Les agriculteurs qui accueillent le projet solaire bénéficient, en outre, d'une ressource supplémentaire stable, alors même qu'il est difficile de vivre du seul produit de la terre.

Le projet pilote est mené à Ma'ale Gilboa, au sud de Tibériade. Au-delà même de renforcer les communautés qui l'accueilleront, ce projet permet une implantation plus globale. Mené avec des partenaires en Espagne, Italie, Grèce, Maroc et Tunisie, ce concept a été récompensé par la fondation européenne PRIMA. Ce soutien permet de propulser cette initiative israélienne d'Agri-Voltaïque sur le plan international. Ce procédé innovant marque un tournant dans le domaine de l'énergie renouvelable et dans la revitalisation de l'agriculture au profit des générations futures.

En vue de son utilisation différée, l'énergie produite par les panneaux solaires doit être stockée. Les techniques de stockage actuelles au lithium impactent l'environnement. Ainsi, le département du Dr Doron Markel a mis en place, à Eilat, un projet pilote de stockage d'électricité utilisant la technologie NaS (sulfure de sodium) comme alternative aux batteries au lithium.

Ces découvertes technologiques sont une avancée décisive dans la lutte contre la crise climatique pour le présent et les générations futures.

Am Israël Haï! 🇮🇱

Face à la crise, l'engagement du Keren Hayessod

Sabrina Vulfs Gobbi



Cet article a été rédigé en juin 2025, dans les jours qui ont suivi les frappes iraniennes contre Israël. Il témoigne de la situation vécue par les civils et de l'aide d'urgence déployée par le Keren Hayessod. Comme à chaque crise, le Keren Hayessod est présent aux côtés des citoyens israéliens pour répondre aux besoins les plus essentiels.

Dans un contexte de tensions croissantes au Moyen-Orient, l'Iran a lancé une riposte militaire après une attaque israélienne visant un site nucléaire sur son territoire. En réaction, des centaines de missiles balistiques et de drones ont été dirigés vers Israël, frappant directement des zones résidentielles.

Pour la première fois, des missiles de ce type ont visé des centres urbains

israéliens, touchant des villes densément peuplées. Ces attaques ont provoqué des destructions majeures. De nombreuses familles ont dû quitter leur logement devenu inhabitable. Les pertes humaines et les blessures, tant physiques que psychologiques, sont considérables.

Parmi les infrastructures touchées figure l'hôpital Soroka à Beersheva, gravement endommagé par un missile. Cet établissement, que le Keren Hayessod soutient depuis des années, avait accueilli de nombreux blessés lors des attaques du 7 octobre. Sa reconstruction figurera parmi les priorités de notre action dans les mois à venir.

Dès les premières heures du conflit, le Keren Hayessod s'est mobilisé. Fidèle à sa mission, il a répondu présent avec un objectif clair : répondre aux besoins les plus urgents des civils touchés.

Concrètement, son action s'articule autour de plusieurs axes majeurs :

- **Le déploiement d'abris mobiles**, pour assurer une protection immédiate dans les zones les plus vulnérables ;
- **L'équipement et la rénovation d'abris fixes**, souvent vétustes ou mal aménagés, afin de garantir leur efficacité en cas d'alerte ;
- **Le soutien aux hôpitaux**, à travers le financement de matériel et le renforcement des capacités d'accueil ;
- **La mise en place de programmes de soutien psychologique**, incluant des thérapies post-traumatiques ;
- **L'octroi d'aides financières directes aux victimes**, par l'intermédiaire d'un fonds dédié, afin d'accompagner les familles endeuillées et touchées par la guerre.

À travers cette mobilisation, le Keren Hayessod réaffirme ce qui guide son action depuis plus d'un siècle : être présent aux côtés d'Israël et de sa population, dans les périodes de stabilité comme dans les temps de crise.

Si Israël n'est pas seul dans cette épreuve, c'est grâce à vous.

C'est grâce à votre soutien que nous pouvons agir rapidement, protéger des vies, soulager les blessures visibles et invisibles, et reconstruire ce qui a été détruit. Les besoins restent immenses, et chaque geste de solidarité compte. Votre engagement fait la différence — aujourd'hui plus que jamais. 🇮🇱



↑ Edna Weinstock-Gabbay, CEO du Keren Hayessod, Doron Almog, président de l'Agence juive, et Ayelet Nahmias-Verbin, présidente du Fonds pour les victimes du terrorisme, sur les lieux d'une frappe de missile. Centre d'Israël, 16 juin 2025



↑ Rue Allenby vers 1930

J'AIME TEL-AVIV

Allenby, les multiples visages d'une rue au cœur de la cité

Karin Rivollet

Longue de deux kilomètres et demi, la rue Allenby traverse tout le cœur de Tel-Aviv, du bord de mer au nord, à la rue Ha'Alia au sud. Tracée peu après la création de la ville en 1909, cette artère majeure fut l'une des premières goudronnées en 1914. À l'origine la rue Allenby portait le nom de Great Street. Elle doit son nom actuel au général britannique Edmund Allenby qui remporta des batailles décisives lors de la Première Guerre mondiale, libéra Jérusalem en 1917 et conquiert toute la Palestine gouvernée jusqu'alors par l'Empire Ottoman.

suite →



↑ Parvis Grande Synagogue

Pour faire une pause

Cafe Benedict

29 Rothschild, 3-6868657
tous les jours, 24h/24.

Restaurant Port Saïd

Har Sinaï St. 3-6207436
Dim-jeu 12h à 02h,
Ven 11h-16h, Sam 18h à 02h.

Super falafel

Street food
115 Allenby St.

Jasmino

Street food
99 Allenby St.

À la fin de la guerre, lorsque les Forces britanniques reçurent en 1922 de la Société des Nations le mandat d'administrer la Palestine à la chute de l'Empire Ottoman, la rue Allenby se transforma, passant d'une voie de circulation permettant le passage des caravanes de Bédouins à une rue moderne bordée de trottoirs, cœur battant de la vie sociale, commerciale et administrative de Tel-Aviv. Terrasses de cafés ombragées par de grands ficus, boutiques, clubs et restaurants se multiplièrent pour devenir, dans les années 1930 et 1940, l'endroit chic de la ville où se mêlaient population locale et officiers des Forces britanniques mandataires.

Difficile d'imaginer à l'heure actuelle ce passé prestigieux tant la rue Allenby a subi les dégradations du temps. Le promeneur qui s'y aventure hâtera le pas face à la circulation bruyante, aux trottoirs sales encombrés par les boutiques de souvenirs bon marché, aux bousculades aux arrêts de bus, et le soir venu, aux bars louches.

Pourtant, il vaut la peine de s'y arrêter, car ce quartier cache bien des trésors qu'il faut décrypter pour en comprendre le passé historique.

En déambulant du nord au sud de la rue Allenby, il ne reste par endroit que les souvenirs de sa grandeur passée. À l'emplacement de l'actuelle plage Jérusalem, sur le bord de mer, s'élevait une construction de bois sur pilotis, qui abritait le Casino, un restaurant élégant avec vue sur la Méditerranée et la ville de Jaffa. Malgré son succès populaire, le Casino a été détruit en 1939, victime des ravages du vent et du sel marin. De nos jours, au numéro 1 de la rue Allenby, on peut voir un grand bâtiment moderne en escaliers nommé Opéra, qui abrite désormais l'Hôtel Herbert Samuel. Il s'élève là où se trouvait l'opéra de Tel-Aviv avant sa migration dans un bâtiment contemporain boulevard Shaul Hameleh. Le square porte le nom de Ha Knesset, car le parlement du jeune État d'Israël était situé à cet emplacement en 1948, avant la construction à Jérusalem en 1950 du bâtiment actuel de la Knesset.

Si le nord de la rue, ouvert à la brise marine, abritait loisirs et activités sociales, plus au sud la rue Allenby était affectée au commerce et à l'administration des Autorités mandataires britanniques.

La publication par le gouvernement britannique en mai 1939 du Livre blanc, officiellement *the Palestine Statement of Policy*, visant à limiter l'immigration juive en Palestine en pleine montée des persécutions antisémites nazies en Europe, provoqua une grève générale de la population juive et l'intensification des activités clandestines. C'est ainsi que le 12 décembre 1944, le groupe clandestin Etzel fit exploser le British Government Immigration Office chargé d'appliquer cette mesure et situé au 138 rue Allenby.

Le magasin de radios Philco, 54 rue Allenby, servait lui de couverture entre 1937 et 1947 à un émetteur radio clandestin de la Haganah. À quelques pas de là, le groupe Etzel braqua en septembre 1942 un convoi britannique de fonds, entraînant un échange de feu nourri, faisant deux victimes de part et d'autre.

Arrivée à la place Maguen David, à mi-parcours, la rue Allenby éclate en cinq branches comme une étoile de mer. La première conduit au marché du Carmel, coloré et bruyant; en face, la rue Sheinkin déploie ses boutiques branchées et la rue King George ses commerces de philatélie et de livres anciens. La rue Nachlat Benyamin abrite elle, restaurants et boutiques, ainsi qu'un marché d'artisans deux fois par semaine. Là encore il faut un effort d'imagination pour se représenter, sur ce carrefour animé et couvert de tags, le cortège solennel des Forces militaires britanniques en grande tenue qui, le 6 juin 1935, défilaient en chemises kaki amidonnées en l'honneur du jubilé du roi Georges V.

Le bâtiment emblématique du square Maguen David, situé au 62 rue Allenby, a retrouvé son allure de proue de bateau conçue en 1934 par l'architecte allemand Erich Mendelsohn. On y trouve de nos jours l'Hôtel Poli House. D'autres constructions de style Bauhaus attendent leur rénovation pour redonner à la place son allure élégante d'origine. Des feux tricolores ont depuis les années 1970 remplacé l'agent chargé de régler la circulation du haut de son podium situé au centre de la place.

Quelque trois cents mètres plus au sud, au numéro 110 Allenby, à l'angle de la rue Ahad Haam, se trouve l'imposante Grande Synagogue. Un premier projet pour ce lieu de culte ashkénaze voit le jour en 1920 sur les plans de l'architecte allemand Alexander Baerwald, puis l'architecte Yehuda Maguidovitch reprend le projet et achève le bâtiment en 1926 grâce aux fonds alloués par le baron Edmond de Rothschild.

En 1946, la police britannique découvre une cache d'armes clandestine dans les caves du bâtiment et condamnera le gardien de la synagogue à un an de prison.

En 1969 la Grande Synagogue se voit modifiée par l'architecte israélien Arie Elhanani par l'ajout d'un parvis de colonnades qui dissimulent son dôme de style oriental. L'intérieur est également remodelé au goût du jour et de nouveaux vitraux contemporains viennent remplacer les motifs anciens inspirés de synagogues européennes.

Une restauration complète du bâtiment religieux débutée en 2023 devrait s'achever en 2027 afin de supprimer le parvis ajouté en 1969 et de redonner à la Grande Synagogue son aspect d'origine. Le projet inclut le remplacement du parking sur l'arrière par un parc arborisé.

À la hauteur de la Grande Synagogue a eu lieu le 19 septembre 2002 un attentat suicide revendiqué par le Hamas, qui fit 6 morts et 70 blessés lors de l'explosion d'un bus public qui circulait à l'heure de pointe sur la rue Allenby.

À quelques pas vers le sud, la rue Allenby croise le boulevard Rothschild. À l'angle le Lederberg House, construit en 1924 par l'architecte Boris Tchudnovski a bénéficié récemment d'une magnifique restauration. Sa façade verte est décorée de carreaux en céramique réalisés par l'école d'art Bezalel illustrent l'idéal du pionnier

juif cultivateur et s'accompagnent de citations bibliques. Dans les années 1940 Lederberg House abritait le très populaire Cafe Sderot, devenu le restaurant Benedict qui sert des petits-déjeuners à toute heure.

Gardien de l'architecture remarquable du XX^e siècle à Tel-Aviv, le Bureau de Préservation a obtenu le classement de la majorité des bâtiments de styles orientalisant et Bauhaus de la rue Allenby et entrepris leur restauration dans les années 2000. L'immense chantier du métro s'étend actuellement sur toute la partie sud de la rue. À son achèvement prévu en 2028, cette zone devrait devenir piétonne.

Ces quelque deux kilomètres et demi de vie citadine méritent qu'on s'y attarde. Entre les souvenirs d'un passé disparu et un futur encore à imaginer se trouvent aussi nombre de bâtiments qui attendent une rénovation derrière des palissades ou des poutrelles venues les soutenir. N'hésitez pas à vous promener en prenant le temps de lever le regard pour découvrir, ici une fenêtre orientale en forme de serrure, là un garde-corps de balcon représentant un chandelier à sept branches. 

↓ Rue Allenby



INNOVATION

Promise State: la marque de mode de la résilience israélienne

Nathalie Harel

Le logo est discret, chic, et surtout riche de sens : une fine carte d'Israël brodée sur des T-shirts, des casquettes et autres accessoires. Le fondateur de la marque Promise State, Ben Woolf, 33 ans, ne s'en cache pas : il y a quelques années encore, ce jeune diplômé de l'Université de Leeds en management et business innovation ne connaissait pas grand-chose au judaïsme. « Né de parents israéliens, je vivais au Royaume-Uni de façon totalement assimilée », confie cet habitant de Bet Shemesh dont la vie a basculé il y a sept ans, à la suite de son installation en Israël, d'un cycle d'études en yeshivah et de son mariage.

Son MBA de la Northwestern University en poche, Ben Woolf entame une carrière dans la high tech, s'essaye au e-commerce, tout en suivant sa passion : la mode ! « J'avais déjà travaillé dans ce domaine pour un rappeur... La mode m'a toujours fasciné », poursuit cet entrepreneur qui a fini par se jeter à l'eau. Au mois d'octobre 2024, il annonçait en ces termes la naissance de son nouveau bébé sur les réseaux sociaux :

« Je m'appelle Ben Woolf. Je n'ai jamais pu m'engager dans l'armée et j'ai toujours rêvé de faire quelque chose de grand pour le monde juif. C'est pourquoi, avec mes amis, j'ai récemment lancé une ligne de vêtements modernes pour le monde



PROMISESTATE.COM



juif/israélien. Notre objectif est de proposer des vêtements de grande qualité, à collectionner et à porter au quotidien, avec un objectif : partager les valeurs et les idéaux de notre nation de manière subtile et nous permettre de nous exprimer librement. Une façon de soutenir la communauté, tout en ayant fière allure ».

Pour élargir la dimension internationale de la marque, Ben Woolf a notamment collaboré avec des étudiants de l'Université d'État de l'Ohio. Un étudiant en finance a ainsi contribué à la réalisation d'une étude de marché, par le biais d'un questionnaire auprès de plus de 100 étudiants. Jusqu'à présent, les retours sur la marque ont été « extrêmement positifs », a précisé Ben Woolf. En moyenne, les clients achètent trois à cinq articles à la fois et sont très disposés à les partager avec leurs amis et leur communauté.

« Les résultats du questionnaire ont montré que plus de 80 % des étudiants se sentent à l'aise de représenter Israël à travers leurs vêtements, et 40 % affirment que la marque est si subtile que la plupart des gens n'identifieraient aucune appartenances s'ils n'étaient pas juifs », a ajouté le créateur. En Israël, la marque a également

collaboré avec BBQ4IDF, une organisation qui œuvre pour le moral des soldats de l'armée israélienne sur différentes bases du sud et du nord, en organisant des barbecues et des repas agrémentés de musique et de danse.

« J'ai contribué au parrainage d'un événement sur la base de Nahal Oz, à la frontière de Gaza, acheté des articles pour les soldats pour une valeur de plus de 4'000 dollars, que j'ai offerts grâce à un pourcentage des bénéfices des ventes réalisées », a déclaré Ben Woolf. Ces événements ont pour but de d'encourager et d'améliorer le bien-être ». De plus, 10 % des bénéfices sont reversés à KeepOlim, une association qui soutient les thérapies des soldats solitaires qui n'en ont pas les moyens ou ne peuvent pas obtenir d'aide par le biais du système.

Si les expéditions vers et depuis Israël restent difficiles en raison de la guerre qui a suivi le 7 octobre 2023, Promise State a ouvert des bureaux à Baltimore pour ses stocks, facilitant ainsi la circulation des produits et améliorant les délais de livraison. Pour la saison hivernale, Promise State a lancé une nouvelle collection de manteaux, gilets, vestes

pour femmes, vêtements d'intérieur et vêtements de sport chauds. La marque propose toujours une gamme complète d'articles, inspirés du patrimoine israélien : t-shirts, survêtements, vêtements d'intérieur, casquettes, polos de haute qualité, chemises boutonnées, leggings, sweats à capuche, vêtements pour bébés et plus encore.

« Notre objectif est de proposer régulièrement de nouvelles pièces en édition limitée. À une époque aussi charnière de l'histoire juive, il est essentiel pour les Juifs d'Israël et du monde entier d'avoir des objectifs et des intérêts communs », a déclaré Ben Woolf, qui cite parmi les aficionados de la marque le comédien et influenceur américain Elon Gold.

« Nos clients, mannequins et employés vont des Ashkénazes à la peau la plus claire aux Séfarades au teint ambré, des soldats aux religieux, parlant uniquement l'anglais ou uniquement l'hébreu », a-t-il conclu. « Même si nous sommes une nation extrêmement diversifiée, Promise State est un concept auquel nous pouvons tous nous identifier. »



← L'une des assistantes sociales du Joint apporte un soutien émotionnel et une aide pour les tâches quotidiennes et l'organisation des services à l'octogénaire **Shlomo Biton**

Alors que des millions d'Israéliens se trouvent en situation de grande vulnérabilité, le Joint apporte une réponse concrète aux nouveaux besoins d'Israël grâce à des programmes innovants, ayant déjà soutenu plus d'un million de personnes depuis le début du conflit. Son action dans le nord du pays revêt une importance particulière face aux lourds dégâts causés par plus d'un an de tirs de roquettes ininterrompus.

Un point d'appui pour les personnes âgées

Dans le nord du pays, où vit 35 % de la population, essentiellement dans des petites villes et des zones rurales dotées de services publics limités, 70'000 personnes ont été déplacées vers d'autres régions du pays.

L'octogénaire Shlomo Biton, un malvoyant évacué d'Avivim, a perdu sa maison et son domaine viticole lorsque cinq roquettes ont frappé la propriété située près de la frontière avec le Liban : « Je n'ai plus de maison maintenant. Nous pensions évacuer pendant deux semaines, peut-être un mois, mais pas pendant 16 mois. Vivre dans un endroit surpeuplé est très, très difficile. À part une théière, je n'ai rien » dit Shlomo Biton.

Le programme d'assistants sociaux communautaires du Joint est devenu le point d'ancrage de Shlomo, l'aidant à gérer les tâches quotidiennes et à obtenir des services essentiels. Formés aux prestations sociales également en situation d'urgence, les assistants sociaux ont d'abord été déployés dans le Sud pour aider les personnes qui avaient été évacuées ou qui étaient restées dans les communautés de première ligne après le 7 octobre. Ce programme s'est étendu au Nord et a aidé plus de 20'000 personnes âgées dans 70 localités. En parlant de son assistante sociale, Shlomo ajoute : « Elle est devenue comme ma fille dans toutes les façons dont elle m'aide. »



JOINT une organisation discrète...

Marjan Spierer Ghavami

Le JDC (pour American Jewish Joint Distribution Committee mais plus souvent appelé le JOINT) est la plus grande institution philanthropique internationale juive, née il y a plus d'un siècle, en 1914. Depuis sa fondation, elle sauve les Juifs en danger où qu'ils se trouvent, soulage les plus vulnérables et soutient les communautés les plus fragiles. Organisation discrète, reconnue pour la rigueur de ses actions et de sa gestion. Le JOINT travaille dans 70 Nations du monde, dont Israël.

De la crise à la reprise en Israël : le Joint tire parti de son expertise et de ses compétences

Destruction, déplacement, traumatisme et deuil, perte des moyens de subsistance... Depuis le 7 octobre 2023, c'est ce à quoi sont confrontés des millions d'Israéliens à travers le pays. Sur le long chemin de la reconstruction, le Joint dirige les

efforts de soutien, de reconstruction et de création d'un avenir durable pour tous les Israéliens.

Le Joint s'appuie sur des décennies d'expertise auprès de personnes âgées, de personnes handicapées, d'enfants et familles à risque, et de pauvres. Dès le premier jour de la guerre, le Joint était sur le terrain pour fournir des services vitaux aux Israéliens les plus durement touchés. La réponse comprenait une aide d'urgence et du matériel médical pour les communautés de première ligne. Les services de santé mentale ont été renforcés en raison des traumatismes causés par les attaques et les bombardements. Les moyens de subsistance des personnes évacuées, des réservistes et des petites entreprises ont été stabilisés. En outre, la résilience des communautés a été renforcée dans les zones touchées par la peur et les traumatismes.



↑ **Hadar Almakaies**, au centre, participe à un programme du Joint qui aide les femmes enceintes à surmonter le traumatisme de la guerre. Ce programme fera partie du réseau holistique du JDC Young Family Hub dans tout le nord d'Israël pour aider les parents et les enfants à s'épanouir et à participer au rétablissement de la région

Ce soutien constant, malgré les bouleversements et les pertes, a permis à Shlomo Biton de faire preuve de résilience et de planifier l'avenir. Alors qu'il se prépare à rentrer chez lui – où l'assistante sociale du Joint continuera à l'aider – il se projette : « Tout d'abord, je vais restaurer ce que j'avais pour que mon cœur soit à nouveau entier. Nous allons construire un nouveau vignoble avec l'aide de Dieu. Vous allez venir boire le meilleur vin du monde. »

Aider les jeunes familles à reprendre racine

Les jeunes familles sont essentielles pour assurer un avenir stable au Nord. Les perturbations profondes découlant de la guerre – notamment la séparation des familles, les déplacements, la fermeture des écoles et la perte d'emplois – ont augmenté le risque de crises familiales.

Au plus fort de la guerre, le Joint a identifié une solution créative à partir de ses interventions d'urgence pour les jeunes enfants et les parents dans les communautés de première ligne et les centres d'évacuation : offrir des services complets aux familles pour le renforcement de leur résilience par l'intermédiaire des centres de la petite enfance existants dans la région du Nord.

Les centres de la petite enfance existants, développés par le Joint et le programme national « 360° pour les enfants et les jeunes à risque », sont maintenant prêts à s'étendre pour devenir des centres pour les jeunes familles qui serviront 15'000 enfants et leurs parents dans 10 endroits dans le Nord d'ici 2027.

Ces centres constitueront un guichet unique axé sur les besoins de développement des plus jeunes enfants et où les parents, de jeunes adultes dont le parcours de vie a été marqué par la guerre, pourront bénéficier de services thérapeutiques, d'un soutien social et de conseils sur l'éducation des enfants, les choix professionnels et l'accès aux prestations sociales.

L'un de ces parents est Hadar Almakaies, de Kiryat Shmona, qui a vécu sa première grossesse lors de son déplacement à Tibériade. Son mari devait encore retourner à Kiryat Shmona pour travailler. « Je dois m'occuper du bébé dans mon ventre et quand il y a des sirènes, je suis dans un état de malaise constant. Je suis arrivée au programme de soutien du Joint avec une anxiété extrême et les conseils que j'ai reçus m'ont donné des outils que je ne pense pas que j'aurais pu obtenir ailleurs » se souvient Almakaies.

Assurer un avenir économique stable

La guerre a entraîné un taux de chômage élevé et des fermetures d'entreprises dans le Nord et le Sud, laissant les petites et moyennes entreprises existantes en difficulté. Le Joint a déployé un ensemble de programmes et de services de soutien sur mesure pour aider les personnes, y compris les réservistes, les évacués et les victimes de la guerre, à réintégrer le marché du travail.

Plus de 13'000 personnes ont bénéficié des conseils et du soutien du Joint, et les plateformes numériques ont aidé plus

de 322'000 utilisateurs. Pour les petites et moyennes entreprises en difficulté, qui sont essentielles à la reprise économique locale et nationale, les programmes conjoints s'attaquent à la pénurie de main-d'œuvre et fournissent une aide à la planification pour les aider à se stabiliser et à se moderniser.

Marié et père de trois enfants, Eliran, 39 ans, travaillait au contrôle de la qualité dans la production de revêtements muraux dans une entreprise située près de la frontière nord. Il s'est engagé le 7 octobre et a servi dans Tshal pendant près d'un an. À son retour au travail, Eliran a rejoint un programme de formation à la gestion créé par le Joint pour former des professionnels experts pour les emplois dont les entreprises israéliennes des régions dévastées par la guerre ont besoin pour retrouver leur pleine productivité.

« C'est la première fois que j'occupe un poste de direction dans mon domaine, et c'est arrivé au bon moment », déclare Eliran. « J'apprends à travailler avec les gens, à m'exprimer et à établir des priorités. »

En outre, le programme du Joint aide Eliran à reprendre le travail et à se sentir soutenu pendant sa transition après le service militaire, tout en lui permettant, ainsi qu'à sa famille, d'envisager un avenir dans le Nord.

« Des millions d'Israéliens luttent pour reconstruire leur vie et des communautés luttent pour redevenir entières et viables. Le Joint est, comme toujours, une source de secours et de solutions innovantes pour les plus vulnérables et s'engage à fournir une voie vers un avenir résilient pour tous les Israéliens » confie Marjan Spierer Ghavami, directrice du JDC en Suisse. 🇪🇺

Si vous souhaitez nous soutenir ou recevoir plus d'information, contactez-moi et je me ferai un plaisir de vous répondre.

Marjan Spierer Ghavami
directrice du JDC Suisse
marjanghai@jdc.org - www.jdc.org



JUDAÏSME ET LÂCHER-PRISE

Un équilibre entre foi et action

Le concept de lâcher-prise est un terme souvent associé à la philosophie orientale, notamment le bouddhisme et le taoïsme, mais il trouve également des résonances profondes dans le judaïsme, malgré sa réputation de tradition marquée par l'action, la discipline et la rigueur. Cette notion de « relâcher le contrôle » ou de « se détacher » peut sembler étrangère dans une culture axée sur l'étude de la Torah, le respect des mitzvot (commandements) et l'engagement communautaire. Pourtant, dans le judaïsme, il existe une sagesse discrète, presque paradoxale, qui invite à reconnaître l'importance de l'action tout en acceptant les limites humaines, et de cultiver une relation profonde avec Dieu tout en ayant la capacité de lâcher prise.

Hannah Z.

Au cœur de la pensée juive se trouve l'idée que, malgré nos efforts et nos luttes pour façonner notre destin, il existe une dimension divine qui dépasse notre compréhension. Dans les prières quotidiennes et lors des moments les plus solennels comme Yom Kippour, les Juifs expriment un sentiment de soumission à la volonté de Dieu. Le mot *emunah* (foi) apparaît souvent dans la liturgie et les enseignements juifs, signifiant une confiance totale en la bienveillance divine, même quand les choses échappent à notre contrôle.

L'idée que nous ne maîtrisons pas tout est au cœur du concept de *bitahon* (confiance), qui nous invite à accepter ce qui est hors de notre portée tout en faisant confiance à Dieu. Cette posture

implique un lâcher-prise profond, celui de reconnaître qu'au-delà de nos actions, le monde est façonné par des forces que nous ne pouvons pas comprendre ni contrôler entièrement. En cela, le lâcher-prise dans le judaïsme ne signifie pas l'abandon de toute initiative, mais plutôt l'acceptation que, parfois, la solution à nos problèmes ne réside pas dans l'effort constant, mais dans l'acceptation de la situation telle qu'elle est, tout en poursuivant notre chemin avec foi.

Yom Kippour, jour de l'Expiation, illustre à merveille cette idée. Ce jour-là, les Juifs demandent pardon pour leurs fautes passées, mais aussi, plus profondément, acceptent de se libérer du fardeau du passé. L'auto-examen intense et la repentance ne sont pas seulement des actes d'introspection, mais aussi des invitations à relâcher le poids des erreurs, des regrets et des angoisses. Le lâcher-prise, ici, est spirituel et intérieur : il s'agit de se détacher de la culpabilité et de l'anxiété, pour pouvoir se reconstruire. C'est un acte de foi. C'est accepter que Dieu puisse nous pardonner et nous accorder une nouvelle chance, tout en nous permettant de lâcher ce qui n'est plus utile à notre évolution spirituelle.

Le concept de Chabbat est également un puissant exemple de lâcher-prise dans la pratique juive. Le Chabbat, jour de repos, est une invitation à suspendre toutes les activités créatives et productives. En arrêtant de travailler, de courir après les objectifs, et en mettant de côté nos préoccupations matérielles, nous donnons symboliquement la permission à notre âme de respirer, de se reconnecter à l'essentiel. Ce jour sacré permet ainsi d'accéder à une forme de lâcher-prise tangible. Nous ne contrôlons plus nos actions, nous nous permettons de nous reposer et d'être présents dans l'instant, en harmonie avec le divin. En ce sens, le Chabbat enseigne à « relâcher » pour mieux se régénérer, créant ainsi une dynamique d'équilibre entre effort et repos.



« Le Chabbat, jour de repos, est une invitation à suspendre toutes les activités créatives et productives. »

Cependant, le lâcher-prise dans le judaïsme n'est pas une invitation à l'inaction ni à la passivité. Au contraire, il existe une tension subtile entre l'effort humain, l'accomplissement des mitzvot et la reconnaissance de nos limites. Le judaïsme enseigne qu'il est essentiel d'agir selon les principes de la Torah, de lutter contre l'injustice, de travailler pour notre famille et notre communauté, tout en étant conscients que notre action n'est pas le seul facteur déterminant dans l'issue des événements. C'est cette tension entre l'initiative humaine et la foi en un plan divin plus vaste qui fait la beauté de la tradition juive : nous devons agir, mais aussi accepter que, parfois, nos efforts ne donneront pas les résultats attendus. Lâcher prise, c'est être capable de relâcher le besoin de tout contrôler, tout en agissant avec détermination et passion.

Dans la vie personnelle et émotionnelle, le judaïsme offre aussi une riche réflexion sur le lâcher-prise. Par exemple, dans les enseignements du *Musar*, une tradition juive d'éthique et de développement spirituel, on trouve des principes qui nous aident à gérer nos émotions, à éviter l'obsession et à apprendre à accepter les imperfections humaines. L'un des enseignements du *Musar* est

que le lâcher-prise émotionnel n'est pas une faiblesse, mais une force qui permet d'avancer sans être paralysé par des sentiments de rancune, de frustration ou d'inquiétude. La capacité de pardonner et de laisser partir les vieilles rancunes est centrale dans le judaïsme, et elle permet à l'individu de se libérer intérieurement et de retrouver la paix.

Le lâcher-prise, dans le judaïsme, est ainsi une question d'équilibre. C'est accepter de faire de notre mieux, tout en reconnaissant que certaines choses échappent à notre contrôle. C'est travailler avec détermination, mais aussi savoir s'arrêter et se laisser porter par la foi. Dans cette tension entre l'effort humain et la confiance divine réside la beauté d'une vie spirituelle juive épanouie, où l'on apprend à lâcher ce qui nous dépasse, tout en continuant à avancer dans la direction que Dieu nous a tracée.

Le judaïsme nous enseigne que, si l'on veut connaître la sérénité, il faut savoir quand prendre du recul, lâcher prise, et permettre à la vie de se dérouler sans se cramponner à chaque instant. La sagesse juive nous invite à comprendre que, parfois, le plus grand acte de foi est de savoir quand laisser aller... 🕊

HISTOIRE

La synagogue de Chablis: du rêve à la réalité

Patricia Draï

Niché au cœur de la Bourgogne, dans le département de l'Yonne, le village de Chablis est réputé pour ses vignobles mais recèle d'autres trésors, en particulier sa synagogue. Inscrit à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques en 1993, l'édifice est situé dans la bien-nommée rue des Juifs et témoigne de la présence ancienne de la communauté juive dans la ville et dans l'ensemble de la Bourgogne dès le XII^e siècle. Dès sa découverte lors d'un séjour dans la région, Nicole de Merteuil – née Messica – n'a eu de cesse de redonner tout son éclat à la bâtisse délabrée, riche d'une longue histoire. Rencontre.

Franco-américaine, vous vivez entre les deux pays. Dans quelles conditions avez-vous découvert la synagogue de Chablis ?

Je résidais en Californie à Los Angeles, sur les collines d'Hollywood. Je vivais un divorce et lors d'une de mes fréquentes visites en France, en 1995, j'ai décidé de faire une promenade en Bourgogne le temps d'une journée, accompagnée de deux amis, l'un banquier et l'autre architecte. J'ai découvert un très petit village qui semblait endormi, Chablis, loin de la vie dense de Paris ou de Los Angeles. La Grande Rue principale et les ruelles adjacentes étaient presque désertes. C'est alors que j'ai emprunté une rue courte et étroite nommée « Rue des Juifs » dont l'appellation m'a interpellée et m'a conduite devant un bâtiment différent des maisons voisines, d'un style architectural distinct.

Les portes étaient béantes et les fenêtres entrouvertes, au premier étage, étaient en forme d'arche. La bâtisse en ruines semblait abandonnée. Nous sommes entrés. Les planchers étaient grinçants et poussiéreux et à travers les charpentes de la toiture, le ciel se dévoilait...

Sur les dépliants touristiques de la commune, la bâtisse était mentionnée comme étant l'ancienne synagogue de Chablis et, ô surprise, elle était à vendre ! Ma curiosité s'aiguissait de plus en plus et c'est ainsi que j'ai acquis la synagogue.

Quel lien avez-vous avec la France et la ville de Chablis en particulier ?

Je n'avais aucun lien avec Chablis. Je suis née en Tunisie. En 1958, j'avais huit ans, et avec ma famille, nous avons dû partir pour la France suite aux événements contre la communauté juive. À 19 ans, je

me suis mariée et j'ai rejoint mon mari aux États-Unis. Notre mariage a duré 18 ans, jusqu'au divorce en 1988. Je comptais alors revenir vivre en France.

La présence juive dans cette ville remonte au XII^e siècle, en témoigne cette rue des Juifs. Quelles ont été les différentes étapes de l'histoire de cette synagogue étroitement liée, depuis quelques années, à votre propre parcours personnel et même familial ?

Les caves datent du XII^e siècle. Une communauté juive florissante vivait dans la région et puis ce fut l'expulsion des Juifs par le Roi Philippe le Bel. La façade de la synagogue est de style Renaissance, des XV^e et XVI^e siècles. La synagogue a été détruite et il semblerait qu'elle fut reconstruite par Pierre Lerouge – originaire de Mayence – nommé imprimeur du Roi.



← Synagogue de Chablis,
Bourgogne, France

Chablis était alors la 4^e ville de l'imprimerie, entre l'Allemagne, la France et l'Italie, pour la diffusion des premières Bibles du temps de Gutenberg. Pierre Lerougel l'aurait achetée à l'époque pour en faire sa résidence, non loin de l'Imprimerie du Roi, bâtiment qui abrite aujourd'hui le siège du Crédit Agricole de Chablis.

Quel a été le rôle du viticulteur William Fèvre dans l'histoire de la synagogue ?

J'ai rencontré William Fèvre en 2004, par hasard. Je dirigeais alors le vieux hôtel de la ville que j'avais acquis en 2001, pour en faire mon QG pour le projet de restauration de la synagogue.

Vous avez créé pour la sauvegarde de l'édifice une association à but non lucratif (loi de 1901) : « Les amis de l'ancienne synagogue de Chablis ». Quels sont ses objectifs et ses projets ?

William Fèvre a fait un énorme et magnifique travail : plus d'un million d'euros ont été consacrés à la restauration de la synagogue. En quelque sorte, Monsieur Fèvre a réalisé mon rêve. C'était un personnage important en tant que viticulteur,

un des plus grands, mais il était aussi énarque et il a grandement contribué à l'image de Chablis à l'échelle mondiale. C'était un bâtisseur et un visionnaire. Il s'intéressait au judaïsme. Nous avons la même approche...

Malheureusement, William Fèvre est décédé en 2019. La synagogue a été mise en vente par son héritière. Son domaine viticole, l'un des plus grands, a été repris par la Maison Laffitte de Bordeaux (famille Rothschild) qui aurait pu également se porter acquéreur du monument mais ce ne fut pas son choix.

Aussi, six ans plus tard, j'ai décidé de le racheter alors que j'envisageais, à ce stade de ma vie, de faire mon Aliya. Je n'ai pas pu me résoudre à abandonner la synagogue. Désormais elle nous appartient et maintenant à charge pour nous de solliciter mécènes et sponsors pour mener à bien nos projets : le jumelage de Chablis avec une ville israélienne, une deuxième édition du Festival de musiques juives, la souscription d'un Sefer Torah et un rapprochement avec les fondations Spielberg et Rothschild, entre autres. Mon credo : « The sky is the limit ! »

Ce projet ambitieux est celui d'une vie : vous n'avez jamais douté ? Pourquoi est-il essentiel pour vous ?

Je ne pensais pas que cela allait prendre autant de temps pour voir la synagogue restaurée. Trente années ont passé entre le jour où je l'ai acquise et son rachat en janvier 2025. Mais entre-temps, j'ai dû aussi me reconstruire à travers mes échecs et mes succès. Nous, le peuple juif, nous sommes des survivants, et après tout ce qui est advenu durant notre histoire depuis des siècles, il était important pour moi de faire de la synagogue, entre autres, un lieu de mémoire.

Est-il possible de visiter la synagogue ?

La synagogue est visitable sur demande pour des groupes. Mais pour l'instant, je me suis installée sur les lieux pour mener à bien la continuité de mon projet. Je suis en principe disponible les mardis, mercredis, jeudis et dimanches de 11h à 15h. Aucune visite le Chabbat. 🕯

Synagogue de Chablis :

10, 12, 14, rue des Juifs,
89800 Chablis - France

Téléphone : +33 (0)6 68 37 20 20

Mail : ndem89@gmail.com

Spectacles



Éric Dupond-Moretti
au sommet de sa verve :

J'AI DIT OUI!
séduira Genève

5 et 6 janvier 2026
Bâtiment des Forces Motrices

C'est au BFM de Genève qu'Éric

Dupond-Moretti donnera une conférence-spectacle aussi brillante que poignante. Intitulée *J'ai dit oui!* Cette performance hybride mêlant récit personnel, engagement politique et réflexion sur la justice offre au public un moment rare, entre théâtre oratoire et confession. L'ancien avocat des causes perdues, devenu ministre puis à nouveau homme libre, se raconte sans détour. Le titre, emprunté à sa propre décision de se lancer en politique, sonne comme un manifeste : celui d'un homme qui, malgré les risques, choisit toujours l'action. Avec son charisme magnétique et son éloquence ciselée, Dupond-Moretti évoque ses plaidoiries, ses combats intimes et son rapport au pouvoir, sous le regard suspendu d'un auditoire conquis. Un moment d'humanité brute, porté par un homme qui n'a rien perdu de sa passion ni de sa flamme.

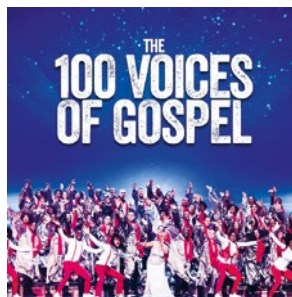


Kad Merad et Michèle Laroque :
tendrement drôles
dans **L'ÂGE BÊTE**

27 février 2026
Arena de Genève

Dans un peu moins de... deux ans, *L'Âge bête* devrait réunir un public hilare à l'Arena de Genève, venu applaudir le duo irrésistible formé par Kad

Merad et Michèle Laroque. Dans cette comédie douce-amère sur la crise de la soixantaine, les deux comédiens campent un couple au bord de l'implosion... ou peut-être de la renaissance. Écrite avec une belle justesse, la pièce alterne éclats de rire et moments d'émotion. Kad Merad, en quinqu désabusé reconverti en youtubeur raté, et Michèle Laroque, coach en développement personnel à la dérive, livrent des performances aussi hilarantes que touchantes. Leur alchimie scénique fait mouche, entre vannes bien senties et regards complices. Le public genevois devrait saluer cette fable moderne sur le vieillissement, l'amour et le besoin de se réinventer, portée par deux monstres sacrés du rire français à leur meilleur.



THE 100 VOICES OF GOSPEL :
une vague d'énergie
soul à Genève

25 avril 2026
Arena de Genève

C'est une tornade de voix, de lumière et de ferveur qui va déferler sur l'Arena de Genève. *The 100 Voices of Gospel* offrira un concert d'une intensité rare, mêlant puissance vocale, spiritualité vibrante et énergie scénique déchaînée. Venus des quatre coins du monde, les cent choristes électriseront le public avec des reprises de classiques du gospel, de la soul et du R&B, en passant par des hommages à Aretha Franklin ou Whitney Houston. Dirigés avec fougue par leur chef de chœur emblématique, les artistes vont nous faire danser, pleurer, chanter. Entre virtuosité vocale et communion collective, *The 100 Voices* rappelle que la musique peut être un véritable acte de joie partagée. Une soirée qui se voudra inoubliable et qui fera vibrer Genève au rythme d'une ferveur contagieuse.



LA LÉGENDE DE MONTE-CRISTO
un musical grandiose
fait escale à Genève

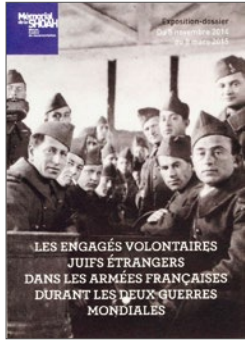
14 juin 2026
Arena de Genève

L'été prochain, l'Arena de Genève se transformera en scène de cape et d'épée pour accueillir *La Légende de Monte-Cristo - Le Musical*, adaptation spectaculaire du chef-d'œuvre d'Alexandre Dumas. Alliant théâtre, chant, chorégraphies et décors monumentaux, ce grand spectacle musical envoûtera le public genevois. Dans le rôle d'Edmond Dantès, le chanteur-comédien Julien Barthélémy incarne avec intensité le héros trahi devenu vengeur masqué. Porté par une partition originale puissante et des tableaux visuels à couper le souffle – prison du château d'If, bal masqué, naufrage en mer –, le spectacle déroulera avec panache cette fresque d'amour, de trahison et de justice.

La Légende de Monte-Cristo s'impose comme l'un des grands rendez-vous du théâtre musical francophone. Une réussite totale, aussi populaire que raffinée.

Lire

notre sélection littéraire



Combattants juifs dans les armées de libération

de **Georges Brandstatter**

Cet ouvrage regroupe les témoignages, classés par pays, de combattants (hommes et femmes) juifs lors de la Seconde Guerre mondiale. Ils expliquent les raisons de leur engagement et témoignent

de ce qu'ils ont vécu pendant la guerre. Les Juifs d'Europe ont dû faire face à une véritable tragédie sans précédent dans l'histoire de l'humanité pendant les années 1940-45, c'est-à-dire, voués à l'anéantissement, à la disparition. Il est important de sauvegarder la mémoire, par les témoignages individuels qui deviennent une mémoire collective, d'un aspect moins connu de la Shoah : celui de l'engagement de Juifs de toutes tendances politiques ou philosophiques, dans le combat pour leur survie. Georges Brandstatter a patiemment recueilli, de 1998 à 2004, les témoignages oraux de 50 personnes francophones vivant en France, en Belgique et en Israël.

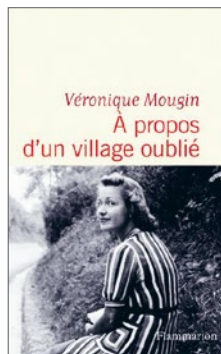


L'Enfant comète : Hanuš Hachenburg

de **Baptiste Cogitore**

Dans ce récit, Baptiste Cogitore raconte la

courte vie du jeune poète juif Hanuš Hachenburg (1929-1944) et explore son œuvre singulière. Né en 1929 dans une famille aisée de Prague, Hanuš est placé dans un orphelinat par sa mère en 1938. À 13 ans, il est déporté au ghetto de Theresienstadt. Conçu par les nazis à des fins de propagande comme un « camp modèle », des milliers de Juifs y sont enfermés, dont de nombreux artistes ou intellectuels. Dans l'une des baraques, une quarantaine de jeunes garçons décident de résister en créant un journal clandestin et une « république autonome » : la République de SKID. Au sein de ce groupe, Hanuš acquiert rapidement une place centrale : celle d'un poète et d'un éditorialiste extrêmement talentueux. Il devient l'un des auteurs essentiels du journal *Vedem*, « cœur vivant » de la chambrée. En décembre 1943, il est déporté à Birkenau, où il est assassiné en juillet 1944. Soigneusement documenté par plus de dix ans de recherche en archives et auprès de témoins clés, *L'Enfant comète* est un récit historique, personnel et littéraire ponctué d'extraits du magazine *Vedem*. Il donne aussi à lire pour la première fois des œuvres encore inédites du jeune Hanuš Hachenburg. Une histoire délicate et poignante, qui embarque les lecteurs dans l'exploration d'une vie minuscule : celle d'un extraordinaire écrivain.



À propos d'un village oublié

de **Véronique Mougin**

Dans ce quatrième ouvrage, Véronique Mougin (journaliste et autrice engagée) fait revivre l'histoire de sa grand-mère, Marguerite Stzurmpf, une jeune couturière juive hongroise qui, en 1940, trouva refuge dans le village drômois de Mirabel. Avec

sensibilité et délicatesse, elle retrace la mobilisation discrète de villageois ordinaires – instituteur, fermier, pasteur, secrétaire de mairie – qui offrirent « une place au chaud dans le grenier », un bol de soupe, un coup de main pour des faux papiers ou un berceau pour son enfant. À travers ces « petits riens », elle célèbre la bonté silencieuse et le courage ordinaire de ces anonymes.

Le récit, mi-biographie, mi-roman, est enrichi d'interludes où Marguerite, en voix fantomatique, commente son propre destin avec malice et tendresse. Ce dispositif confère au texte une légèreté poétique, tout en soulignant l'urgence de transmettre ces gestes de solidarité. Comme le souligne un critique, c'est « un exercice de gratitude, un hommage au courage de ces anonymes ». *À propos d'un village oublié* est un hommage vibrant à la résistance civile, souvent effacée des grands récits historiques. En 208 pages, la plume vive et empathique de Véronique Mougin embrasse à la fois le souvenir familial et l'humanité collective, un récit émouvant qui rappelle que même les plus petits actes peuvent façonner l'Histoire.



Schweizer Gesellschaft
der Freunde des
Weizmann Institute of Science



European Committee of the
WEIZMANN INSTITUTE
OF SCIENCE

Shana Tova

La Société Suisse des Amis et le Comité Européen de l'Institut Weizmann des sciences vous souhaitent, à vous ainsi qu'à vos proches, une belle année, pleine de santé, de joie. Que tous vos espoirs et vos rêves s'accomplissent.

Que cette année nous apporte la paix.

La Société Suisse de
l'Institut Weizmann
des Sciences
weizmann.ch

Comité Européen de
l'Institut Weizmann
des Sciences
www.ecwis.org

Lire

notre sélection littéraire



Journal d'un prisonnier

de Gilles-William Goldnadel

Dans *Journal d'un prisonnier*, l'avocat et essayiste Gilles-William Goldnadel livre un texte personnel, tendu et introspectif, où le huis clos devient prétexte à une vaste méditation sur la condition humaine, la société, et la part d'ombre de chacun.

Sous forme de fragments, ce

journal — réel ou symbolique — explore l'enfermement physique autant que psychologique. En filigrane, l'auteur évoque la justice, la solitude, le doute, mais aussi la résistance par la pensée et l'écriture. Fidèle à son style incisif, Goldnadel signe ici un ouvrage atypique, à la frontière du témoignage, du pamphlet et de l'exercice spirituel.

Un livre sobre et percutant, où l'auteur interroge le sens de la liberté dans un monde saturé de jugements et de murs invisibles.



Monsieur Gouevo veut guérir de la Shoah

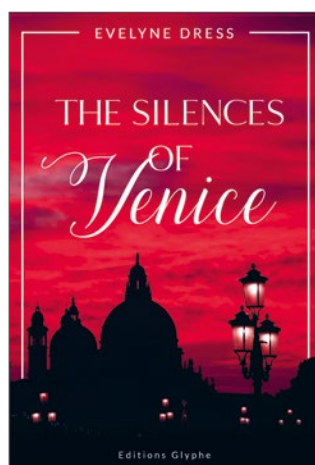
de Mikhaël Allouche et Ana Waalder

À la croisée du conte absurde, du théâtre de l'absurde et du drame contemporain, *Monsieur*

Gouevo veut guérir de la Shoah est un ouvrage à part, à la fois irrévérencieux et profondément grave. Mikhaël Allouche et Ana Waalder y dressent le portrait d'un personnage fictif, Monsieur Gouevo, qui, las de porter une mémoire traumatique qu'il n'a pas vécue, entreprend une impossible « guérison » de la Shoah. À travers ce récit provocateur, les auteurs interrogent la transmission de la mémoire, la responsabilité des descendants, l'héritage du silence et la tentation du déni. Entre satire grinçante et réflexion philosophique, le livre explore les zones troubles de l'histoire collective et des blessures intimes.

Un texte courageux, déroutant, qui ne laisse pas indemne — et pose une question vertigineuse : peut-on vraiment guérir de l'Histoire ?

Avec *Monsieur Gouevo veut guérir de la Shoah*, Mikhaël Allouche et Ana Waalder signent un récit dérangeant et nécessaire aux Éditions du Seuil.



Les silences de Venise

de Évelyne Dress

Avec *Les Silences de Venise*, Évelyne Dress signe un roman à l'atmosphère envoûtante, entre chronique intime et voyage intérieur. L'auteure y déploie une Venise hors du temps, ville-miroir où les silences disent plus que les mots, et où les souvenirs remontent comme une brume sur les canaux.

Au fil des pages, une héroïne en quête de sens — ou peut-être d'un passé enfoui — explore les rues désertes et les palais oubliés. L'art, la musique, la mémoire et l'amour perdu traversent ce récit où chaque lieu semble chargé de mystère. Dans une écriture délicate, Évelyne Dress tisse un roman pudique et poétique, qui célèbre la beauté mélancolique de Venise tout en interrogeant les silences de nos vies.

Un livre en clair-obscur, à lire comme on feuillette un carnet de voyage, ou comme on écoute une confidence murmurée entre deux gondoles. Évelyne Dress dévoile un roman entre art, secrets et mélancolie...

CONCOURS

GAGNEZ 1 billet de spectacle pour
***The 100 Voices of Gospel* et *La Légende de Monte-Cristo*, le Musical**

en répondant à la question suivante :

Comment se nomme le personnage principal
du *Comte de Monte-Cristo* ?

Envoyez votre réponse à hayom@gil.ch
en indiquant l'objet

« Concours septembre 2025 »,
avec votre nom, prénom et adresse.

Séries



Fauda Saison 5

Plateforme: Netflix
Genre: Thriller politique, action, drame psychologique
Créateurs: Lior Raz & Avi Issacharoff

Dans cette cinquième saison, Doron Kavillio et ses compagnons de l'unité antiterroriste israélienne sont confrontés à un nouveau réseau clandestin opérant à l'échelle régionale, avec des ramifications en Syrie et au Liban. La tension est plus vive que jamais, et la série approfondit encore son exploration du prix humain des conflits. Fidèle à son ton réaliste, *Fauda* met en scène les dilemmes moraux des deux côtés du conflit, tout en montrant les effets psychologiques de la guerre sur les agents. Avec une production soignée et un casting solide, la série reste un incontournable pour ceux qui s'intéressent aux réalités géopolitiques du Moyen-Orient.



Shtisel Saison 4

Plateforme: Netflix
Genre: Drame familial, chronique sociale
Créateurs: Ori Elon & Yehonatan Indursky

La série culte israélienne, centrée sur la vie d'une famille ultra-orthodoxe à Jérusalem, pourrait revenir avec une nouvelle saison très attendue. Après le décès de plusieurs personnages clés dans la saison précédente, les nouveaux épisodes devraient se pencher sur les évolutions intérieures des membres de la famille Shtisel, notamment Akiva, confronté à de nouvelles responsabilités parentales, et Giti, tiraillée entre ses convictions religieuses et l'émancipation de ses enfants. *Shtisel* est saluée pour sa tendresse, sa profondeur psychologique et son regard nuancé sur une communauté souvent méconnue.



La Maison de David (House of David)

Plateforme: Amazon Prime Video
Genre: Drame historique, fresque biblique
Créateurs: Jon Erwin & Jonathan Walker

La Maison de David est une série ambitieuse qui replonge dans l'Ancien Testament pour raconter l'histoire captivante du roi David. Elle suit son évolution depuis son enfance de simple berger jusqu'à son couronnement comme roi d'Israël. Dans un style cinématographique moderne, la série mêle intrigues de cour, conflits religieux, enjeux militaires et réflexions intimes. Elle aborde également des thématiques universelles comme la foi, la rivalité, la trahison et le pardon. C'est une relecture contemporaine d'un pan fondateur du récit biblique, mettant en valeur l'héritage spirituel et culturel du judaïsme ancien, tout en étant accessible à un public international.

« LA BOITE BLEUE »

Plus qu'une boîte de Tzedakah,
un symbole qui se transmet de
génération en génération...



Maintenez, vous aussi,
ce lien transgénérationnel
avec Israël :

E-Mail : info@kklsuisse.ch
Tel. : 022 346 96 76



***The World Will Tremble* : l'indicible cri d'alerte d'un des premiers témoins de l'Holocauste**

Dans *The World Will Tremble*, le réalisateur Lior Geller met en lumière une page méconnue de l'histoire de l'Holocauste : l'évasion, en janvier 1942, de deux prisonniers du camp d'extermination de Chełmno. Solomon Wiener et Michael Podchlebnik sont descendus dans l'abîme pour en remonter la preuve. Leur fuite a permis à la communauté internationale de recevoir les tout premiers témoignages directs sur le génocide nazi.

Le film s'ouvre sur l'entrée troublante — et méticuleusement reconstituée — dans l'enfer de Chełmno, camp pionnier dans la machine d'extermination, où l'usage des camions-à-gaz précède les camps plus connus. Ceux-ci ne sont pas qu'un décor : ils deviennent un personnage à eux seuls, clinique et terrifiant, dans une photographie aux teintes glacées et des plans qui s'attardent sur les visages comme pour en extraire l'indicible.

Au centre du récit, Oliver Jackson Cohen incarne Solomon Wiener avec une intensité retenue, progressant d'un homme sidéré à un courageux témoin. Jeremy Neumark Jones, campé en Michael Podchlebnik, forme avec lui un duo dont la cohésion porte le film, de l'assignation asservissante au cri libérateur de la vérité. Anton Lesser, dans le rôle d'un rabbin, incarne quant à lui l'ultime relais spirituel de ce témoignage destiné à ébranler le monde.

Équilibrant tension dramatique et rigueur historique, *The World Will Tremble* bénéficie du travail de recherche de Geller, épaulé par des historiens de Yad Vashem durant dix ans. Le réalisateur ne se contente pas d'évoquer la barbarie, il filme aussi l'acte résolument courageux de l'enregistrement d'une mémoire vivante et salvatrice ; un devoir de vigilance envers l'humanité. Le noir et blanc atténué, les plans suspendus, la partition mélancolique, tout concourt à pétrir un récit austère qui trouve toutefois sa lumière dans l'insurrection du témoignage.

Puissant et exigeant, ce film est bien plus qu'un drame historique. C'est une leçon vibrante, à la fois esthétique et civique, une invitation à ne jamais oublier et à garder les yeux ouverts, alors que les derniers survivants de cette tragédie nous quittent. Un rappel, aussi, que face à l'ombre absolue, témoigner reste le premier rempart de la conscience.



***Yes !* : Nadav Lapid signe une satire musicale radicale et dérangeante**

Présenté à la Quinzaine des cinéastes du Festival de Cannes le 22 mai 2025, *Yes !* de Nadav Lapid surgit comme un coup de poing sensoriel. Ce long métrage de 150 minutes, coproduit entre Israël, la France, Chypre et l'Allemagne, dresse un portrait impitoyable de la société israélienne post-7 octobre 2023.

Le film suit Y. (Ariel Bronz), musicien de jazz désargenté, et sa compagne Jasmine (Efrat Dor), danseuse, prêts à tout offrir — corps, art, âme — à l'élite en quête de divertissement dans un Tel-Aviv pétri de chaos et de culpabilité collective. Alors que leur art se transforme en une forme de prostitution artistique, Y. se voit commander une nouvelle version de l'hymne national israélien qui céderait à la rage post-attentat, financée par un oligarque russe...

Esthétiquement, *Yes !* porte une rupture. Son esthétique expressionniste (lumière criarde, montage frénétique, corps en transe) crée une expérience quasi sensorielle. On perçoit un cinéma « du délire » où se côtoient pulsion, obscénité, grotesque qui deviennent outils de critique sociale.

France Culture décrit une « tragédie musicale » où la parole se dissout dans la danse et le chant, métaphore de l'impossibilité d'un discours raisonnable face au traumatisme...

La deuxième moitié offre un contrepoint contemplatif : Y. s'éloigne — rencontre Leah (Naama Preis), ex-compagne traductrice, détentrice d'informations officielles, et cherche un exutoire sur la « colline de l'amour » dominant Gaza. Ce dénouement révèle les contradictions morales du protagoniste où amour, mémoire et responsabilité s'affrontent. Mais malgré son souffle tragique, *Yes !* est aussi une satire féroce du militarisme, des élites et des compromis artistiques. Son propos, jugé « radioactif », a divisé Cannes, salué pour son audace autant qu'il a été décrié pour sa radicalité.

Ce film s'annonce comme un choc émotionnel et intellectuel. Exigeant, dérangeant, mais profondément nécessaire. Un film qui ose renverser l'art et la forme pour réveiller les consciences.

À voir au Cinéma...



***Houses (Batim):* un voyage intime en noir et blanc vers soi et son passé**

Premier long métrage de la réalisatrice israélo-ukrainienne Veronica Nicole Tetelbaum, *Houses (Batim)* s'ouvre sur un voyage silencieux et visuellement frappant. Le film, tourné en noir et blanc et sélectionné dans la section Forum de la Berlinale 2025, suit Sasha (Yael Eisenberg), une personne non-binaire ayant émigré d'Ukraine vers Israël dans les années 1990.

Rendant visite aux maisons de son enfance à Safed, Sasha revit des fragments de vie : anciens domiciles, souvenirs familiaux, chagrins enfouis. À travers chaque pièce, c'est une mémoire

personnelle et collective qui resurgit. Le récit se déploie comme une méditation — réfléchie et sensorielle — sur le sentiment d'appartenance, que ce soit au corps, au foyer ou à la temporalité.

Le film doit beaucoup à son esthétisme : une photographie soignée signée Yaniv Linton, jouant avec la lumière et les ombres, magnifie l'approche contemplative et immersive de Tetelbaum, qui capte tantôt le familier, tantôt l'énigmatique. Yael Eisenberg incarne Sasha avec une présence délicate et intérieure, explorant les tensions entre genre, identité et racines culturelles.

Critiques et festivals ont salué cette première œuvre pour son ambition visuelle et sa sensibilité. Haaretz la qualifie de « film poétique et exceptionnel », tandis que *Cineuropa* souligne sa capacité à créer un « dark dreamscape » capable d'évoquer l'intime tout en résonnant sur un plan universel.

En résumé, *Houses* n'est pas seulement un récit d'exil. C'est une quête intérieure, un retour vers soi, un questionnement délicat entre mémoire et futur, maison et corps. Filmé avec pudeur mais sans compromis, il bouscule les perceptions et offre une séquence esthétique mémorable. Une proposition exigeante mais profondément humaine...

REBÂTIR L'AVENIR, AVEC VOUS



En juin 2025, des frappes massives ont détruit des immeubles, blessé des milliers de civils, plusieurs ont été tués et endommagé des infrastructures essentielles.

Le Keren Hayessod agit sur le terrain pour aider les populations touchées :

- ◆ Déploiement d'abris mobiles et rénovation d'abris existants
- ◆ Soutien aux hôpitaux et soins aux blessés
- ◆ Aide directe aux victimes et familles endeuillées
- ◆ Programmes de résilience et accompagnement post-traumatique

Reconstruire. Soulager. Protéger.
Votre don peut tout changer.

Merci

WWW.KEREN.CH

J'AI LU POUR VOUS

L'incroyable histoire du procès *Mein Kampf* par **Harold Cobert**

Patricia Draï



Harold Cobert est docteur ès Lettres et auteur de plusieurs ouvrages dont plusieurs consacrés à Mirabeau. Désireux de consacrer un livre aux années d'avant-guerre puis à la Shoah, il s'est emparé de cet épisode historique rocambolesque avec talent et précision.

Rédigé en 1925 lors de l'incarcération de Hitler à la prison de Landsberg après un putsch raté, le manifeste du dictateur *Mein Kampf* (« Mon combat » en français) – véritable programme du régime nazi – est publié, traduit et vendu dans de nombreux pays et connaît un succès mondial au fil des années.

Pourtant le chancelier, nommé en 1933, en interdit la traduction et la diffusion en France et cela pour une raison bien précise : alors qu'il tient officiellement un discours prônant la réconciliation entre les deux pays, il nourrit une haine tenace pour la France depuis la signature du traité de Versailles en 1919, une haine qu'il exprime sans vergogne sur les quelque 800 pages de son livre.

Une bataille judiciaire va alors s'engager en 1934. Deux groupes d'hommes que tout oppose vont tout mettre en œuvre et s'unir pour publier *Mein Kampf* en français : la LICA – Ligue internationale contre l'antisémitisme, organisation de gauche fondée en 1927, devenue depuis la LICRA – et l'extrême-droite antisémite. Fernand Sorlot, fondateur des Nouvelles Éditions Latines, se charge de la publication de l'ouvrage avec la bénédiction de Charles Maurras, qui ignore peut-être que la LICA participe au financement de l'opération.

Son traducteur français, André Calmettes, explique ainsi sa démarche personnelle : « Je n'ai pas traduit *Mein Kampf* sans but ni raison. Ce pensum de huit cents pages, je me le suis infligé de bon cœur pour les miens et pour mes amis, mais aussi pour tous les hommes et pour toutes les femmes de bonne volonté, surtout pour les jeunes ».

L'initiative – audacieuse et courageuse – vise à alerter l'opinion publique du danger que représente le régime hitlérien. Cette alliance contre nature est à l'origine d'un épisode assez méconnu : un procès retentissant que nous raconte Harold Cobert dans cet ouvrage entre documentaire et thriller, sobrement intitulé « Le procès *Mein Kampf* – Quand Hitler interdisait *Mein Kampf*. »

À nos yeux de 2025, le roman soulève de nombreuses questions. Celle de la liberté d'expression bien sûr, mais aussi : comment un auteur peut-il s'opposer à la traduction et à la publication de son livre ? Pour l'intérêt supérieur de la nation, les hommes sont-ils capables de s'unir malgré leurs divergences ? À cet égard, il faut pourtant se rappeler qu'Hitler a exigé l'interdiction de la traduction française pour des raisons concrètes : d'une part il s'agissait d'une édition pirate qui le spoliait de ses droits d'auteur, et d'autre part l'étalage dans *Mein Kampf* de sa haine contre la France contrariait ses projets politiques du moment. Quant à la réunion fortuite des efforts de la LICA et de ceux de l'extrême droite, elle s'explique par le nationalisme de cette dernière, qui incluait le sentiment anti-allemand.

Tous les personnages de ce formidable récit ont vraiment existé. Harold Cobert nous en offre d'ailleurs des portraits particulièrement évocateurs. Parmi eux se détache Philippe Lamour – plus jeune avocat de France en 1923 – brillant et charismatique, soutenu et fort judiciairement conseillé par son épouse Geneviève.

En évoquant les circonstances de l'extraordinaire publication de *Mein Kampf* en France et le procès qui s'est ensuivi, l'écrivain a mis en lumière cet épisode plutôt méconnu offrant à Harold Cobert l'opportunité d'évoquer – en 2025, année qui marque le centenaire de la publication de *Mein Kampf* – une page d'histoire qu'il souhaitait traiter depuis longtemps. Pour le lecteur qui découvre ce procès et les circonstances de sa tenue comme pour celui qui en avait déjà connaissance, cet ouvrage passionnant invite à la réflexion en ces temps incertains où se déchaînent les extrêmes... 🍷



MUSIQUE

IsraeliJazz

le mélange des mélanges

Éclectique et effervescent, le jazz israélien connaît depuis plus d'une décennie un succès considérable au-delà de ses frontières. *IsraeliJazz, The Blend of Blends* retrace l'histoire de ce courant, toujours en mouvement, de Tel-Aviv à New York, et de ses figures incontournables, d'Omer Avital à Avishaï Cohen. Un ouvrage quasi encyclopédique, nourri de magnifiques photos des musiciens sur scène. Rencontre avec son auteur, Raphaël Perez.

Paula Haddad

← **Omer Avital** à la salle Pleyel, Paris,
décembre 2019

Quel est votre parcours ?

Je viens du monde de la high-tech, où j'ai occupé des fonctions très importantes, j'ai travaillé en particulier pour la société israélienne Checkpoint Technologies, le leader mondial en cyber sécurité, et traditionnellement pour des multinationales. En parallèle, j'ai toujours fait de la photo, et j'ai commencé à photographier des musiciens dans des clubs, en Europe et au Moyen-Orient, grâce à mes voyages professionnels. En 2018, je me suis rendu compte que j'avais beaucoup de photos de jazzmen israéliens, sans l'avoir vraiment cherché, pensant peut-être que c'était un hasard. J'ai alors sollicité trois grands donneurs d'ordre, médias et labels, qui m'ont confirmé que les jazzmen israéliens avaient bien pris une place indiscutable sur la scène mondiale, et qu'ils m'aideraient si je me lançais dans un projet, parce que rien n'avait été fait sur le sujet, à part deux ou trois thèses universitaires.

Pour autant, votre projet n'était pas à l'origine un livre aussi exhaustif...

Oui, mais au cours de mes recherches sur les musiciens que j'ai photographiés, j'ai senti un intérêt imprévu, en particulier du monde de la culture israélienne. En 2022, quand j'ai quitté mon entreprise dans de bonnes conditions, j'ai pu me consacrer au projet, et j'ai rapidement été invité à faire des expositions et des conférences en Israël. J'ai compris que cette histoire, comme toutes les histoires en Israël, disait la manière dont le pays a

pu créer cela en cinquante ans, c'est-à-dire un système éducatif et une industrie de distribution de la musique.

Vous écrivez que photographier un musicien sur scène est une activité paradoxale, mais que les premiers jazzmen israéliens ont fait preuve d'une implication personnelle dans leur musique. Pourquoi ce particularisme ?

Quand on prend un artiste en photo sur scène, sans maîtriser l'éclairage, on s'interroge sur ce que l'on souhaite capter. Dans ma pratique de la photographie, ce que je recherche, c'est l'expression personnelle du musicien, et la manière dont son âme parle. Chez les Israéliens, à l'aspect méditerranéen s'ajoute le fait que ce sont des gens qui ont créé une musique, l'injection dans le jazz américain de la culture musicale de leurs parents et ancêtres. Il y a donc un effet personnel tellement important qu'ils ne l'expriment pas seulement verbalement, mais aussi dans leur gestuelle, et dans ce qu'ils souhaitent transmettre au public.

Vous évoquez la rencontre des cultures. Votre livre est sous-titré *The Blend of Blends*, « Le mélange des mélanges ». Est-ce la spécificité du jazz israélien ?

Le jazz, en général, comporte beaucoup de courants influencés par des musiques locales. Le jazz d'Israël s'appelle « The Blend of Blends », parce que le pays lui-même est très mélangé. Les Israéliens vivent dans une société multiculturelle. Souvent un jeune musicien a quatre grands-parents issus de quatre pays différents. Chacun va amener un héritage déjà très mélangé au jazz. Omer Avital a un père marocain et une mère yéménite, la musique qu'il écoute est influencée par ces deux courants. Avishai Cohen, a lui des origines hispaniques par sa mère, et polonaises par son père. Si vous prenez

Adama, le premier album d'Avishai et *Song Of A Land*, le dernier album d'Omer, vous entendez un jazz plaisant, mais qui a une couleur qu'on ne trouve pas ailleurs. J'y vois aussi, avec Omer, un message presque politique ou géopolitique, cette musicalité un peu moyen-orientale est aussi une manière d'affirmer où est situé Israël sur la carte.

On pourrait s'étonner de la richesse permanente de la scène israélienne : environ 120 lycées en Israël proposent des programmes de jazz où les jeunes peuvent apprendre et explorer ce genre musical depuis les années 1990...

Depuis les années 1950, une poignée d'olim hadachim, venus avec un acquis, ont eu à cœur de transmettre, à travers des petites tournées dans des kibboutzim. Mais à cette époque, en Israël, la culture est très contrôlée, et seuls ceux qui voyagent ou ont accès à des radios décryptent cette musique. On assiste aussi à cette période à la venue de stars américaines qui se produisent en Israël, se crée alors le premier groupe d'amoureux du jazz du pays. Mais il n'y a toujours pas d'école. Les Israéliens apprennent la musique dans des conservatoires traditionnels, et ceux qui, dans les années 1970, veulent étudier le jazz, partent aux États-Unis. Puis le lycée Thelma Yellin, très connu, qui prépare à des professions artistiques, est le premier dans les années 1980 à proposer un cursus de jazz. Au même moment, des étudiants, partis à l'Université de Berkeley reviennent en Israël, et créent une école, la Rimon School, avec la même méthode pédagogique. Quelques années après, on se rend compte, au Ministère de l'éducation, de ce nouvel enseignement et du succès de cette école. Le directeur des enseignements de musique demande alors la création d'un programme pour permettre aux jeunes des lycées d'apprendre autre



↑ Couverture du livre : *Israeli Jazz, The Blend of Blends*

ISRAELIJAZZ, THE BLEND OF BLENDS:
WWW.ISRAELIJAZZ.COM





← **Avishaï Cohen** au théâtre Paul Eluard de Stains, juin 2019

Roni Kaspi.

Vous évoquez également le trompettiste Avishaï Cohen, qui a composé après le 7 octobre son album *Ashes To Gold* (sorti en octobre 2024), dans les abris, pendant les bombardements. Au-delà du traumatisme collectif, qu'est-ce qui a changé selon vous pour ces artistes ?

Tout d'abord, les artistes actuels, vu leur âge, ont tous été très influencés durant leur vie par les accords d'Oslo, et meurtris par la disparition de Rabin. Ils sont dans une dynamique de pacification très positive. Comme tous les Israéliens et les Juifs, le 7 octobre a été pour eux un grand choc en tant qu'individus, mais aussi en tant que musiciens. Tout d'un coup, ils ne pouvaient plus voyager, les salles ont annulé les concerts, et leur carrière a été percutée de manière imprévue par les événements. En novembre 2023, Avishaï Cohen a été le premier jazzman israélien à se produire dans une salle, à Paris, après le 7 octobre. C'était très touchant, il a joué ce soir-là des musiques qu'il venait de composer dans les abris, parce qu'on ne pouvait pas, a-t-il dit, « vivre et jouer, comme si tout cela n'avait pas eu lieu ».

Vous rappelez toujours la place centrale des États-Unis dans le développement des artistes israéliens de jazz. Dans la préface, le journaliste Alex Dutilh parle d'urgence à quitter Israël pour rejoindre New York ou Paris pour les musiciens. Avez-vous des projets là-bas autour de votre livre ?

Tout à fait, même si le livre est déjà traduit en anglais, nous prévoyons une édition américaine et une présentation en novembre lors d'un salon. Nous avons aussi reçu des invitations dans des festivals de jazz en dehors du monde juif, les choses reviennent après la rupture du 7 octobre. Et nous en sommes très heureux, car notre but premier est d'amener ce contenu hors du monde communautaire. 🇺🇸

chose que le classique, le jazz en particulier. Par ailleurs, aujourd'hui, il y a aux États-Unis deux-cent cinquante jeunes israéliens qui font du jazz à New York. C'est un phénomène qui s'affirme très important.

Le big bang sur la scène internationale a lieu avec les contrebassistes, devenus des stars, Omer Avital et Avishaï Cohen.

Quel a été leur rôle dans cet essor ?

Omer et Avishaï sont les premiers à dire, en 1992, qu'ils ne partent pas aux États-Unis pour étudier le jazz mais pour y faire carrière. Personne n'imaginait qu'un Israélien pouvait faire du jazz,

être un professionnel reconnu, surtout à New York. Ils ont, en cela, une énorme responsabilité positive sur tout ce qui a suivi. Beaucoup de jeunes Israéliens ont commencé à se dire : « Si eux l'ont fait, pourquoi pas nous ? ». Aujourd'hui, ils continuent à assumer ce rôle. Omer, qui vit à New York, a créé de vraies structures d'accueil et de networking entre les jeunes jazzmen Israéliens et le monde professionnel. Avishaï, qui habite, lui, en Israël, a un autre rôle, il garde sa place de star mondiale, et tous les deux ans, il choisit dans le vivier de jeunes musiciens israéliens ceux qui vont compléter son trio, des inconnus qui deviennent de nouvelles stars comme la batteuse

CINÉMA

De *Youth* à *A Letter to David* : le cinéma au miroir du réel. Rencontre avec **Tom Shoval**

© Rotem Yaron



← Tom Shoval

Présenté en première mondiale à la Berlinale 2025, *A Letter to David* (*Michtav Le'David*), co-produit par Nancy Spielberg, a profondément bouleversé le festival. Celui-ci se déroulait alors que débutait la première phase de l'accord entre Israël et le Hamas, marquée par la libération d'un certain nombre d'otages. L'espoir que David et Ariel Cunio figurent parmi les personnes relâchées demeurerait alors suspendu à un fil.

Malik Berkati

Il y a dix ans, David Cunio et son frère Eitan incarnaient les rôles principaux dans *Youth*, premier long métrage de Tom Shoval consacré au lien intense unissant deux frères. Le film avait célébré sa première mondiale à la Berlinale 2013. Le 7 octobre 2023, plusieurs membres de la famille Cunio ont été enlevés lors de l'attaque perpétrée par le Hamas contre le kibboutz de Nir Oz : David, son épouse et leurs deux filles jumelles, Ariel – son frère cadet – ainsi que la compagne de ce dernier. Les femmes et les enfants ont été libérées. David et Ariel, eux, sont toujours détenus par le Hamas à ce jour. Avec sa lettre visuelle, Tom Shoval entremêle des images actuelles avec des extraits de *Youth*, des séquences du casting des deux frères, ainsi que des images inédites du making-of, filmées au caméscope par David lui-même. Ces images témoignent à la fois de l'aventure

cinématographique qu'il partageait avec son frère Eitan, et de leur quotidien au kibboutz. Il en résulte un message visuel bouleversant, adressé à David, qui interroge avec force la fragilité de la vie et la dualité de l'existence.

L'effet de superposition entre fiction et réalité crée un trouble profond. Tout d'abord, l'histoire racontée dans *Youth* : celle de deux frères jumeaux vivant avec leurs parents dans une banlieue de Tel-Aviv. Accablée de dettes et menacée d'expulsion, leur famille sombre peu à peu dans la détresse. Pour tenter de la sauver, les deux frères décident d'enlever une jeune fille afin d'obtenir une rançon. Mais leur plan tourne mal : la famille de la victime, très religieuse, ne répondra pas au téléphone pendant le Chabbat, faisant monter la tension et l'angoisse au fil des heures. Une histoire d'enlèvement, déjà.



↑ L'équipe du film lors de la Première à la Berlinale 2025

© Richard Hübner - @Berlinale 2025

Et puis, il y a ce lien gémellaire dans le film, miroir du lien dans la réalité que toutes les personnes interrogées décrivent comme indéfectible. « Ils se connaissent l'un l'autre mieux qu'eux-mêmes », affirme une proche. Tom Shoval, quant à lui, les décrit ainsi : « Ils étaient comme deux moitiés d'un tout, aussi bien mentalement que physiquement – une personne divisée en deux. »

Les images issues du making-of offrent un précieux témoignage de la vie au kibboutz Nir Oz avant sa destruction. Parmi les plus marquantes, celles d'un verger d'orangers aux fruits charnus et juteux, accompagnées d'une remarque du père : « Quand elles s'épluchent facilement, c'est qu'elles sont les meilleures. » Ces scènes nous plongent dans le quotidien des kibboutzniks, entre plantations, réunions familiales et activités récréatives. Elles traduisent les aspirations joyeuses et pleines d'entrain d'une jeunesse tournée vers l'avenir.

Tom Shoval renonce aux images choquantes du 7 octobre. Mais bien que jamais montrée de manière voyeuriste, la violence n'en reste pas moins saisissante, notamment à travers le témoignage d'Eitan dans les ruines du kibboutz. Il y raconte comment il a réussi à sauver sa famille lors de l'attaque. Le récit de Sharon, l'épouse de David, ainsi que celui de leurs parents, renforcent cette présence douloureuse

de la violence. Plutôt que de la reconstituer, le réalisateur choisit de laisser la parole à Eitan, Sharon et aux autres membres de la famille.

A Letter to David est un plaidoyer pour reconnaître chaque personne, chaque visage, chaque histoire dans toute sa complexité, au-delà des chiffres. Un film qui recentre l'attention sur l'humain, dans ce qu'il a de plus vulnérable et singulier.

Rencontre avec le cinéaste israélien lors de la Berlinale

Cette collision entre le cinéma et la réalité est sidérante. Il y a cette expression : « La réalité dépasse souvent la fiction ». Ce qui s'est passé le 7 octobre 2023 est inimaginable, mais le fait que l'un de vos personnages de *Youth* se retrouve dans une situation non pas similaire, mais en miroir avec le film, l'est encore plus. Avez-vous immédiatement su que vous alliez en faire un sujet ?

Je ne l'ai pas su sur le moment, mais j'étais profondément bouleversé et sidéré par les événements. Bien sûr, à cause de l'enlèvement de David et de sa famille dès les premières heures, j'ai été choqué

que la réalité nous renvoie ces images, ces scènes. Mais aussi parce que j'ai eu l'impression que mon film avait été kidnappé. Quand je le regarde aujourd'hui, je ne le vois plus comme avant. Il a complètement changé. Cette ironie cruelle était insoutenable. Je ne savais pas quoi faire. J'étais paralysé. J'ignorais ce qui allait se passer, mais j'avais cette nécessité de réfléchir. Et puis, ce besoin d'agir pour David, de lui dire tant de choses... Ces deux instincts se sont unis et ont donné naissance au film. J'ai commencé à imaginer des scènes, à reprendre celles qui avaient perdu leur sens initial pour les transformer, afin qu'elles reflètent ce que vit David aujourd'hui. C'est comme ça que s'est construit le projet présenté à la Berlinale.

En parlant des matériaux utilisés, il y a cette découverte presque magique de la cassette vidéo tournée par David, qui permet de mettre en perspective passé et présent, ajoutant une couche narrative à l'histoire des deux frères et du kibboutz. À quel moment avez-vous articulé ces éléments – essais, extraits de *Youth*, vidéo de David, séquences actuelles –, était-ce lors de l'écriture ou au montage ?

Tout s'est fait progressivement. Au départ, je travaillais sur un format proche du film-essai. En me rendant chez la société de production, j'ai découvert,

suite →

dans leurs archives, cette boîte remplie de cassettes – comme dans un film ! En les explorant, j'ai réalisé qu'il s'agissait de rushs tournés pendant le making-of de *Youth*, jamais exploités. Je me souviens que l'équipe communication les avait jugés inintéressants à l'époque. Mais aujourd'hui, ce matériel prend une autre dimension, car il montre à la fois leur vie dans le kibboutz et leur immersion dans leurs rôles pour incarner ces frères... C'était la trace de leur transformation en personnages. Et soudain, ces images sont devenues essentielles.

Oui, car c'est aussi une mémoire de ce qu'était le kibboutz...

Exactement.

Il y a cette phrase quasi prémonitoire de David dans la vidéo, quand il zoome sur Gaza et dit que c'est «à seulement deux kilomètres»...

Je sais... Quand nous avons visionné ces rushs, cela nous a glacés. Comme si on pressentait que quelque chose était sur le feu mais sans pouvoir le nommer. Cette image a pris une résonance terrifiante. D'une certaine manière, mon film a perdu son sens initial, mais ces plans sont devenus vitaux. Comme si la réalité les avait réclamés.

Les parallèles sont sidérants...

Oui, à la fois émotionnels et factuels.

Eitan, si proche de son frère et lui-même traumatisé – il a aussi frôlé la mort –, a-t-il accepté tout de suite de participer au projet, tout comme les parents et son épouse ?

Comme je traversais moi-même un processus de révélations et de liens indéfectibles qui se nouait avec David, je les ai contactés rapidement. Ils ont fait preuve d'une générosité incroyable en m'ouvrant leurs portes. J'appréhendais de leur demander de parler de l'indicible, mais ils ont accepté, malgré le fait qu'ils revivent sans cesse ce jour-là. Le temps pour eux s'est arrêté le 7 octobre, ils ne peuvent plus continuer leur vie. La mère a dit : « Le temps ne reprendra que quand David et Ariel [le frère cadet] reviendront ». Partager leur vécu était crucial.

Est-ce que cela les aide, un peu ?

Je crois. Savoir que des gens les écoutent, qu'on comprend leur calvaire... Pour moi, l'un des moments les plus insupportables, ce sont ces affiches de disparues et disparus sur les murs, pendant que la vie continue autour. On ne peut pas normaliser ça. Ils vivent un cauchemar, et nous... nous avançons, nous continuons de vivre. Ce film est une tentative de briser ce cadre, de dire que rien ne sera plus comme avant tant qu'ils ne seront pas libres.

Que sait-on de David et Ariel aujourd'hui ? (L'entretien a eu lieu le 19 février 2025, lors de la première phase de l'accord Israël-Hamas ; N.D.A.)

Nous avons reçu un signe de vie de David il y a deux jours : des otages libérés l'ont vu récemment. C'est un fragile espoir, mais il est vivant.

Dans le film, vous interrogez la responsabilité du cinéma. En réalisant ce projet, avez-vous trouvé des réponses ou restez-vous dans le questionnement ?

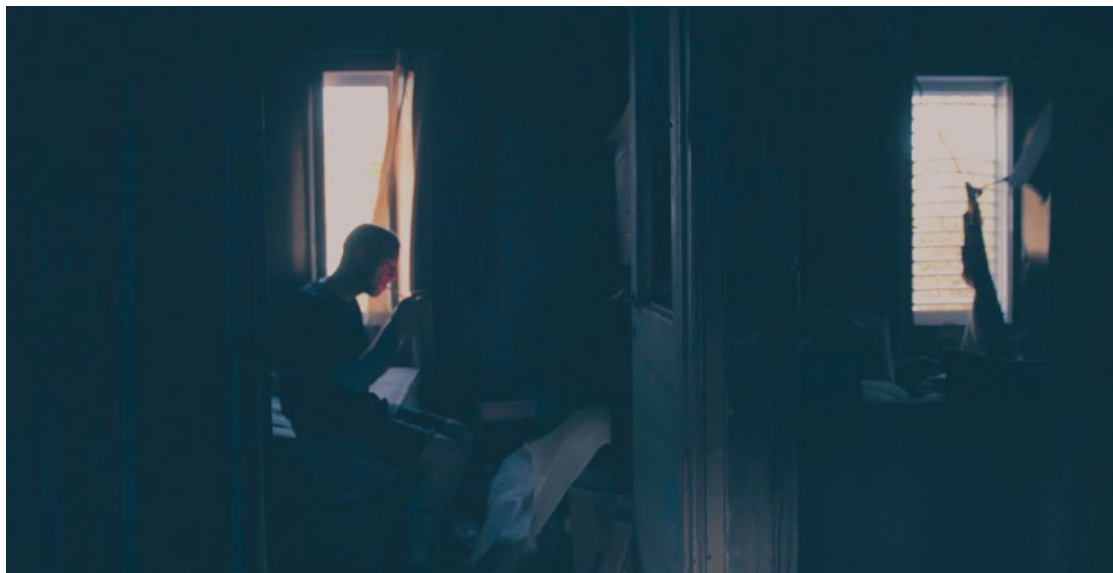
Le cinéma a cette force de parler directement aux émotions, de créer un pont intime. C'est un outil très efficace. Pour moi, c'était une forme de réparation : regarder la blessure en face, l'écouter. Mais c'est aussi un outil pour connecter les gens, au-delà des clivages. Peu importe les opinions, on se retrouve dans l'humanité de l'autre. Je ne sais pas s'il change le monde, mais il rapproche.

Si vous deviez présenter *Youth* aujourd'hui, faudrait-il le montrer en miroir avec *A Letter to David* ?

Absolument. L'un ne va pas sans l'autre. Comme vous le dites, ils font miroir. *Youth* est une fiction, *A Letter to David* un documentaire, mais ils sont liés et dialoguent pour l'éternité. 🍷

→ Eitan Cunio

2024, *Michtav Le'David*



© Yaniv Linton

J'AI LU POUR VOUS

Guillaume Erner, *Judéobsessions*

Flammarion 2025

Bernard Pinget

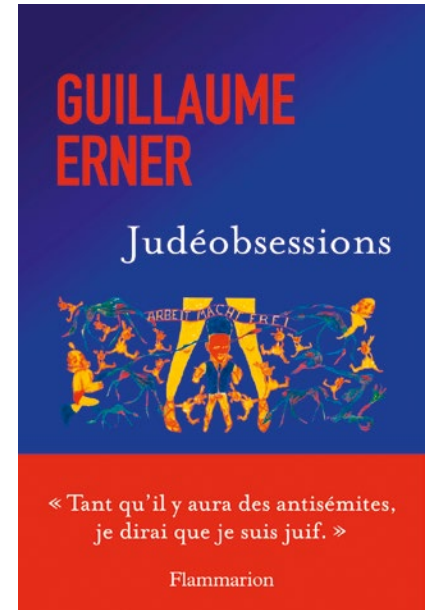


J'aime beaucoup Guillaume Erner. Sa manière désinvolte d'animer la matinale de France Culture, le suspense qu'il instaure en cherchant le mot juste face à ses invités, et aussi son aura de docteur en sociologie. Que pouvait receler le livre écrit par un tel homme sous le titre *Judéobsessions* ? Eh bien, des surprises en tout cas, et plus encore.

D'emblée, Guillaume Erner met les choses au point dans une première partie intitulée « Plus juif tu meurs » : son livre sera celui d'un Juif qui s'exprime en tant que Juif. Né en 1968 dans le quartier du Sentier au sein d'une famille juive parisienne digne de l'anthologie, il en résume l'histoire en quelques traits empreints d'humour autant que d'amour, et nous explique par là son obsession personnelle pour la judéité. Mais le livre n'est pas une introspection : né du constat que cette obsession habite toute la société occidentale, voire plus encore, il va s'employer à en décortiquer les modalités (diverses et nombreuses, d'où le pluriel du titre), pour finalement en proposer une explication.

À la lecture, on perçoit que le journaliste, le sociologue, le Juif passionné par le destin du peuple juif, ont saisi toutes les occasions d'observer et de réfléchir, depuis les temps bibliques jusqu'au règne de Netanyahu et à la recrudescence actuelle de l'antisémitisme en France, en passant par les origines du sionisme et par la Shoah. Ils le font – il le fait – avec pertinence et avec un regard original, loin de se laisser engluier dans une accumulation de références.

Certes, l'unicité assumée du point de vue entraîne certaines critiques trop schématiques. Ainsi de la disqualification de l'idée de l'historien Johann Chapoutot qui voit dans les nazis les précurseurs du *management*. Ce qui procéderait de l'assimilation du nazisme à un ultralibéralisme, dans le but d'aboutir à la diabolisation du second par contagion du premier. Chapoutot est plus fin que cela, et sur ce point, Guillaume Erner passe probablement à côté de la question. De même, quand il se distancie



de la phrase de Theodor Adorno « Écrire un poème après Auschwitz est barbare » en arguant qu'il ne veut pas universaliser la souffrance ashkénaze. C'est ne pas voir qu'Auschwitz a aussi une signification pour ceux qui n'en ont pas été les victimes directes, en l'occurrence d'avoir apporté la preuve que l'humanité est capable de cela... Et il y a bien là de quoi se questionner avant d'écrire un poème.

Mais ce livre a une direction, ce serait une erreur de le considérer par petits bouts. C'est dans les cinquante dernières pages que l'auteur noue la gerbe d'une thèse déjà annoncée ici et là auparavant, qu'il résume ainsi : « *[Car] la fondation de l'État hébreu ne se rattache pas au passé juif de 1947, du jour d'avant la création de l'État, mais de l'Israël du Second Temple, détruit il y a dix-neuf siècles. Par conséquent l'Israélien a pour vocation d'effacer le Juif, le Juif diasporique probablement, mais plus encore le Juif tremblant, le Juif de la chiourme – en somme, l'homme israélien est entré dans l'Histoire pour en faire sortir l'homme juif.* » Après deux millénaires de Diaspora, le peuple juif serait en train de se rétracter principalement dans les limites de l'État hébreu : à la fin du XIX^e siècle, 90 % des Juifs vivaient en Europe. Après la Shoah ils n'étaient plus qu'un tiers. Aujourd'hui 9 %. Que sera le peuple juif s'il devient le peuple israélien ? Voilà la question qu'agite Guillaume Erner dans ce livre décidément surprenant. 🕯

GROS PLAN

Martha Argerich: mémoire vive

Yaël Yermia



↑ Martha Argerich, Solo

Pianiste d'exception depuis plus de six décennies, Martha Argerich a mené une carrière libre et foisonnante entre l'Argentine, la Suisse et les grandes scènes internationales. Portrait d'une artiste dont l'héritage juif et le parcours singulier font de la musique un geste de mémoire, de transmission et d'engagement.

À deux ans et demi, Martha Argerich entend une mélodie. Elle la rejoue, sans qu'on le lui ait appris. Très vite, elle parvient à reproduire à l'oreille ce qu'elle entend. À cinq ans, elle entre dans la classe du maître Vicente Scaramuzza, qui lui apprend à rechercher la liberté d'expression avant la rigueur technique. À huit ans, elle se produit en concert à Buenos Aires. À quatorze ans, elle quitte l'Argentine pour l'Europe. Cette décision, prise avec sa mère Juana Heller, issue d'une lignée ashkénaze marquée par l'exil, marque le premier tournant d'une vie où la musique s'imposera comme vocation, langage, refuge et transmission.

En 1955, elle part pour Vienne, où elle poursuit son apprentissage auprès de Friedrich Gulda, avant de travailler avec Nikita Magaloff, Arturo Benedetti Michelangeli et Stefan Askenase. Dix ans plus tard, elle remporte le Concours Chopin de Varsovie. Sa carrière est lancée. Très vite, elle s'impose comme une interprète singulière : articulation limpide, phrasé narratif, engagement physique total. Refusant la posture du soliste-star, elle privilégie le travail de groupe, le répertoire pour deux pianos ou la musique de chambre. Elle joue régulièrement avec Mischa Maisky, Daniel Barenboïm, Gidon Kremer ou Nelson Freire, qu'elle considère comme des partenaires de confiance.

Martha Argerich est mère de trois filles, issues de trois unions distinctes. L'une d'elles, Stéphanie Argerich, lui consacre un film : *Bloody Daughter*. Ce documentaire d'une grande délicatesse explore la relation complexe entre une mère à la fois magnétique et insaisissable, et ses enfants. On y découvre une femme pour qui musique et vie ne font qu'un, où l'intime se confond souvent avec l'exigence artistique. À travers les silences, les élans, les zones d'ombre aussi, le film donne à voir une forme de transmission

profondément incarnée, non verbale, fondée sur la présence, la loyauté, et une écoute qui tient lieu de filiation.

Depuis les années 1970, Martha Argerich vit à Genève où elle mène une vie discrète, loin de la surmédiatisation. Elle a accompagné de nombreux jeunes musiciens et continue de se produire sur les grandes scènes internationales. En mars 2025, à Tel-Aviv, elle dédie un bis à Alon Ohel, jeune pianiste israélien enlevé lors de l'attaque du 7 octobre. C'est le chef d'orchestre Lahav Shani qui prend la parole pour annoncer ce geste. Elle, fidèle à sa manière d'être, joue. Ce soir-là, c'est la musique seule qui prend en charge ce que les mots ne peuvent dire.

Martha Argerich s'est toujours montrée discrète sur ses origines juives. Pourtant, ses choix artistiques en témoignent avec constance. Elle a soutenu des festivals dédiés à la culture juive, interprété des œuvres de Ben-Haïm, Bruch ou Golijov, et partagé la scène avec des musiciens comme Itzhak Perlman ou Daniel Barenboïm. En 2024, lors du Festival Argerich à Hambourg, elle met à l'honneur un programme centré sur la vie juive en Europe. Ces engagements révèlent une fidélité assumée à la pluralité des héritages, à la transmission par la musique, et à une culture juive façonnée par l'exil, la mémoire et la dignité.

À Roch HaChanah, moment de retour sur soi et de recommencement, la musique de Martha Argerich résonne avec une force singulière. Elle joue pour honorer les absents, pour ceux que l'Histoire a réduits au silence. À travers Chopin, Ravel ou Prokofiev, elle donne voix à une mémoire vive, vibrante, toujours en alerte. Chaque concert devient un geste de réparation, un *tikkoun* sans discours, offert à la communauté des vivants. 🕯

PORTRAIT

William Wyler:

parcours d'un Juif suisse,
de Mulhouse à Hollywood



Le rêve américain... Une image qui dérive vers les horizons de plus en plus brumeux d'un passé révolu. Tandis que le conte de fées se change en livre de comptes, et que l'Eldorado se barricade de hauts murs, il nous reste, pour rêver, à évoquer les gloires du cinéma hollywoodien qui ont fait vibrer le monde à l'unisson de l'Amérique. Parmi elles, un grand nom au destin exceptionnel et à la personnalité attachante. Allons, un indice : si je vous dis Ben Hur et Vacances romaines ?

Honoré Dutrey

suite →

→ **Madame Miniver**
William Wyler - États-Unis - 1941
Avec Greer Garson,
Walter Pidgeon, Teresa Wright



← **Audrey Hepburn et William Wyler**
1966 - Maddox Gallery



↑ **Les plus belles années de nos vies**
William Wyler - États-Unis - 1946
Avec Fredric March, Dana Andrews, Harold Russell

Le 1^{er} juillet 1902, la joie règne au 15 rue de Zürich à Mulhouse. Déjà maman de Robert né en 1900, Melanie Weiler, née Auerbach, vient de donner naissance à Willi, ainsi qu'on l'appellera, même si le jeune père Léopold doit l'inscrire à l'état-civil allemand en tant que Wilhelm.

Car c'est en deux langues que Leopold Weiler publie régulièrement dans le journal local les réclames de son commerce de «lingerie, toilerie, trousseaux et layettes». En deux langues, aussi, que l'on s'exprime dans la famille, même si Leopold vient d'Argovie et Melanie de Stuttgart. Les Weiler, installés depuis 1896 à Mulhouse, font partie de la communauté juive alsacienne et de la bourgeoisie locale, où l'on n'a pas oublié le français. Et le petit frère à naître en 1907 se prénommera Gaston. Un prénom difficile à traduire en allemand.

Willi Weiler grandit dans un climat serein... Malgré 6 déménagements entre le jour de sa naissance et ses 18 ans ! À Mulhouse, les salles de cinéma ne manquent pas, et Melanie y conduit ses enfants comme elle les accompagne aussi au théâtre et au concert. Willi a tout loisir de se familiariser avec l'esthétique de ce 7^e art âgé d'à peine vingt ans. Très tôt, sa vocation s'affirme : il fera des films. Le métier d'acteur ne le tente pas, l'écriture de scénarios pas plus. Il sera derrière la caméra.

Départ pour l'Amérique

Un cousin de Melanie, Carl Laemmle, a fondé à Hollywood une maison de production nommée... Universal Pictures. En mars 1920 Willi part le rejoindre et commence à graver les échelons. Pour commencer, il devient William Wyler, et comme tout bon artisan en formation, il se frotte à tous les aspects du métier.

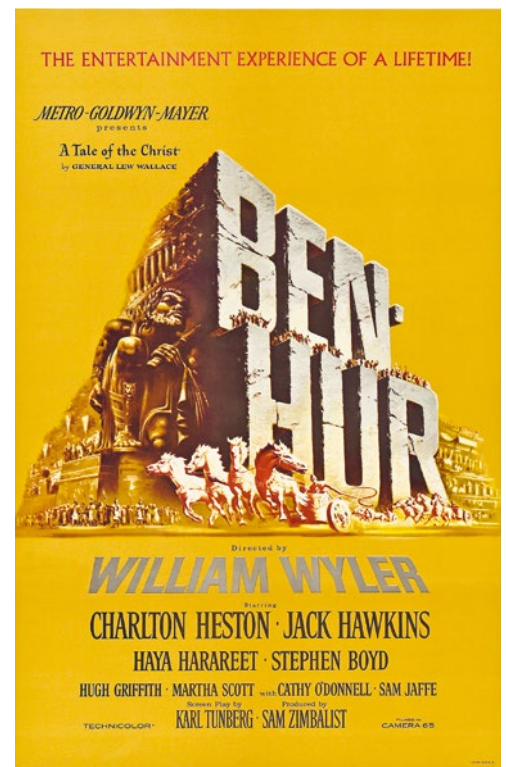
À 22 ans, jeune assistant de Wallace Worsley pour *Notre Dame de Paris*, on le remarque pour son autorité. Une réputation qui ne le quittera pas. Se considérant comme un artisan, il est à la recherche de la perfection, y met toute son énergie et en exigera tout autant de ses actrices et acteurs.

Très vite, il va réaliser de courts westerns, puis en 1928 un premier long métrage, *Anybody here seen Kelly*, malheureusement introuvable aujourd'hui. En 1929 il signe *Hell's Heroes*, premier film parlant

de l'Universal tourné en extérieurs, montrant la voie d'un cinéma parlant qui met à profit le son pour créer une véritable atmosphère, là où d'autres n'ont pas dépassé le stade de plaquer des dialogues sur le muet.

Le décollage chez Sam Goldwyn

En 1935 il passe à la Metro Goldwyn Mayer qu'il juge plus à la hauteur de ses ambitions. Sur *These Three*, sa première réalisation pour MGM en 1936, il rencontre le chef opérateur Gregg Toland. Grâce à lui, il va réaliser tout le parti à tirer de la profondeur de champ, ce qui restera une de ses marques de fabrique. Une technique d'autant plus exploitable que la focale de l'objectif est plus courte. D'où le choix de focales de 35 mm, voire 24 mm, qui imposent à la caméra d'être proche des acteurs pour filmer des plans moyens. Ou comment la technique contribue à conditionner tout un style...



En 1934, Léopold et Melanie viennent s'installer en Amérique. Le magasin est mis en gérance et restera la propriété de la famille, William ne cessant jamais de revenir épisodiquement à Mulhouse retrouver ses amis d'enfance.

C'est autour de la Seconde Guerre mondiale que la production de Wyler passe à la vitesse supérieure. Il s'affirme comme un maître capable d'associer tous les aspects et toutes les ressources de son art. Citons par exemple *Madame Miniver* (1942) qui magnifie le courage d'une mère confrontée à la guerre, et lui vaudra son premier Oscar du meilleur réalisateur et *Les plus belles années de nos vies* (1946), sur le drame du retour à la vie civile de ceux qui ont combattu, qui est souvent considéré comme son chef d'œuvre.

Pendant 20 ans, Wyler sera l'homme aux Oscars : 12 nominations comme meilleur réalisateur, 3 consécutions et une palanquée de récompenses pour les acteurs et actrices, quasiment obligés d'être excellents. Le surnom de «Monsieur 40 prises», il ne l'a pas usurpé. Il lui est arrivé d'en effectuer 56 avant de s'estimer satisfait !

Vacances romaines, une histoire de larmes...

Sommet d'émotion et de délicatesse, le film de 1953 doit beaucoup à l'alchimie qui

se noue entre Wyler et la ravissante Audrey Hepburn, une des seules actrices qu'il ne rudoyait jamais, simplement ému par son aura d'innocence. Jamais... Pas tout à fait : « Pour la scène d'adieu, se souvenait Audrey, j'étais censée avoir le cœur brisé. Seulement je n'arrivais pas à pleurer. Willy s'est planté devant moi et m'a fait vivre un enfer. « Combien de temps crois-tu qu'on va encore attendre ? Pour l'amour du ciel, tu ne peux donc pas chialer un bon coup ? Tu devrais enfin savoir jouer maintenant ! » J'étais tellement secouée qu'il soit si furieux après moi que j'ai commencé à sangloter. On a fait la prise et ensuite il m'a serrée dans ses bras pour me consoler. »

De son côté, Wyler commente ainsi leur collaboration : « C'était une princesse... Mais aussi une toute jeune fille débarquant à Rome pour la première fois, et elle réagissait avec un tel naturel et une telle spontanéité que même moi, vieux bourru que j'étais, je sentais les larmes me monter aux yeux en la regardant ». Résultat : 3 Oscars, dont celui de la meilleure actrice pour Audrey.

Ben Hur, le film de tous les records

Huit mois de tournage, 6 jours par semaine et 12 heures par jour, 15 millions de dollars de budget, 1000 figurants, 11 Oscars... *Ben Hur*, tourné en 65 mm du

6 mai 58 au 7 janvier 59, est l'apothéose non seulement de la carrière de Wyler, mais du cinéma hollywoodien de la grande époque. Un défi que Wyler s'est lancé à lui-même et qu'il a relevé en remuant les montagnes.

Au final, le plus rentable des réalisateurs d'Hollywood, que la critique française a trop vite taxé d'académisme, reste dans l'histoire du cinéma comme un auteur capable d'exprimer une fine psychologie grâce à la maîtrise de tous les aspects de son art. Toujours courtois, aussi drôle dans la vie que tyrannique sur les plateaux, il pouvait ravir la scénariste Lillian Hellman en la conduisant chaque matin aux studios à tombeau ouvert sur sa moto, ou époustoufler Orson Wells par ses acrobaties à ski nautique. Il a tiré sa révérence en 1981, d'une crise cardiaque, laissant derrière lui 46 longs métrages, et un nombre incalculable de prises... Toujours jusqu'à la perfection ! 🍷

**Pour écouter un aperçu
du délicieux accent alsacien de
William Wyler**





DIANE KURYS

Biographe
d'images
de sa vie...
et de la nôtre

Oui, car de *Diabolo
Menthe* (1977) à
Pour une femme
(2013) en passant
par *La Baule-les-
Bains* (1990) et tant
d'autres grandes
œuvres, Diane
Kurys partage ses
souvenirs d'enfance,
souvenirs de France,

et revisite ces générations de questions, doutes et belles retrouvailles. Lesquelles nous bousculent plus que jamais dans une Europe inquiète de son avenir. Pas étonnant donc de voir la grande réalisatrice préparer pour octobre de cette année *Moi qui t'aimais*, un biopic sur Yves Montand et Simone Signoret, avec les très talentueux Roschdy Zem et Marina Foïs dans les rôles principaux. La vie d'un couple qui s'aimait à s'en déchirer lorsque les lumières de leurs grands films se posaient sur les toiles, lorsque les étoiles d'Hollywood posaient leur regard sur elle et lui et lorsque leurs engagements politiques se vivaient avec tant d'intensité et de caméras allumées.

© Carlos Alvarez/Getty



JONAH HILL

On peut se féliciter des victoires féministes dans le 7^e art, plus particulièrement depuis MeToo, après tant d'abus et de silences au lendemain des violences.

On remarque d'ailleurs que les hommes sont aujourd'hui victimes des mêmes clichés et attentes que les femmes, en bien moindre mesure bien entendu. Un très bon exemple étant Jonah Hill, confronté des années durant à des questions sur son poids et renvoyé au rôle de petit gros qui l'a fait connaître dans *Supergrave* (2007). Pourtant, il en a fait du chemin depuis, notamment dans *Le Loup de Wall street* (2013) de Martin Scorsese, excellent second rôle aux côtés de Leonardo Di Caprio. Il est également scénariste depuis un moment, ayant écrit et joué dans *You People* (2023) avec Eddy Murphy. Dans *Outcome*, qu'il a écrit et réalise, il présente l'histoire d'une ancienne gloire d'Hollywood confrontée à ses problèmes et surtout à une vidéo de son passé resurgissant, autre sujet si délicat aujourd'hui...

WOODY ALLEN

L'animation est de plus en plus appréciée et primée.

À l'image du sublime *Flow*, un film d'animation letton, racontant l'histoire d'un chat qui surmonte de nombreux défis en compagnie d'animaux pas toujours très amicaux à la base afin d'échapper ensemble à la montée des eaux. *Flow* a remporté, en 2025, le cœur de dizaines de millions de spectateurs et l'Oscar, le César et le Golden Globe ! Woody Allen, à l'image de Mel Brooks et Clint Eastwood, ses collègues nonagénaires, ne s'épuise jamais, toujours enthousiaste face à un nouveau projet. Cette fois-ci en

tant que narrateur du court-métrage d'animation *Mr Fischer's Chair* de Xosé Zapata et Lorenzo Degl'Innocenti. Lequel se focalise sur la partie de jeu d'échecs mythique entre Bobby Fischer et Boris Spassky aux Championnats du monde de 1972. La sortie est prévue pour automne 2025.



LIOR ASHKENAZI

Depuis le tournant du XXI^e siècle, Lior Ashkenazi représente, avec Ronit Elkabetz, ce qui se fait de mieux dans le cinéma israélien.

Les deux étant capables et enthousiastes à l'idée d'élever leur niveau de jeu afin de partager toutes sortes d'émotions, faisant rire, pleurer, peur et douter les spectateurs

happés dans leurs films. Ils avaient d'ailleurs partagé l'affiche du grand film *Mariage tardif* (2001) de Dover Kosashvili. Ce qui valut à Lior un Ophir du meilleur acteur (l'équivalent israélien des Césars), nommé en hommage à son illustre prédécesseur Shai K. Ophir. Ashkenazi revient à l'écran dans *Mosolov's suitcase*, l'histoire d'un célèbre réalisateur racontant ses efforts incessants pour achever un film abandonné à cause de l'invasion de l'Ukraine par la Russie en 2022. Des bribes d'expérience et d'histoire partagées, pour ouvrir les valises de l'Histoire et révéler les censures passées et actes courageux pour les surmonter, notamment à l'époque stalinienne.



JAMIE-LYNN SIGLER

Elle se fait rare au cinéma ces dernières années, plutôt présente dans les séries et courts métrages, notamment la série *Entourage* où elle joue son propre rôle, sortant avec un des personnages principaux qui n'en revient pas de flirter avec celle qui incarne Meadow Soprano.

Oui, car depuis 25 ans, Jamie-Lynn Sigler est effectivement surtout connue pour son rôle de fille de Tony et Carmela Soprano dans la série culte du même nom. Prouvant dans cette série, depuis un certain Edward G. Robinson dans *Little Caesar* en 1931, que les Juifs américains incarnent très bien les Italiens américains et vice-versa (Voir James Caan dans *Le Parrain* et Robert de Niro, dans *Il était une fois en Amérique* et dans *Casino*). D'ailleurs, dans un épisode, Tony exprime son angoisse de fuir vers « Elvis country », signifiant une partie de l'Amérique sans Juifs ou Italiens. Sigler revient donc pour partager l'affiche de *Swerving*, réalisé par Carter Winter. L'histoire d'un écrivain new-yorkais qui galère et se retrouve mêlé à un trafic de drogue. Avec un casting impressionnant incluant Mickey Rourke et Marisa Berenson !

SARAH MICHELLE GELLAR

Difficile effectivement de se détacher d'un rôle marquant de votre jeunesse, pour Jonah Hill comme beaucoup d'autres.



Par contre, si ce rôle vous apporte plus de sourires chaleureux deux décennies plus tard, il serait idiot de s'en offenser. C'est le cas de Sarah Michelle Gellar, inoubliable héroïne de *Buffy contre les vampires*, ayant duré 145 épisodes étalés sur six saisons entre 1997 et 2003. À l'image de Henry Winkler dans *Happy Days* avec son rôle de Fonzie, paragon du cool, une incarnation positive et mondiale du niveau de Buffy dévore parfois les ambitions et rend impossibles les réincarnations dans d'autres personnages. D'où le peu de rôles forts présentés depuis à Sarah Michelle Gellar. Alors, elle retourne à ce fameux rôle, préparant une nouvelle saison pour 2026, réalisée par Lilla et Nora Zuckerman. Aux frères Zucker ayant tourné les comédies cultes en forme de questions talmudiques *Ya-t-il un pilote dans l'avion ?* et *Ya-t-il un flic pour sauver... ?* succèdent donc les sœurs Zuckerman (ou woman ?).



GROS PLAN

Yoga, Tai Chi ou plutôt la «**Téhima**» : une méditation en mouvement

Liz Hiller

Et si nous dansions les 22 lettres hébraïques pour notre bien-être afin de les méditer, nous retrouver, nous relier, nous aligner avec nous-mêmes et découvrir une harmonie entre le corps et l'esprit ?

La « Téhima » (Harmonie en hébreu) est une méditation en mouvement, une gestuelle puisant ses racines dans les grands concepts kabbalistiques des lettres hébraïques. Créée dans les années 2000, cette pratique a été fondée par un couple français installé à Nice : Frank Lalou, calligraphe, écrivain et illustrateur et Tina Bosi, danseuse, chorégraphe et ostéopathe. À quelques centaines de kilomètres, dans le canton de Vaud, l'espace « Corps et Lettres en Vie » (créé en automne 2017) propose, entre autres, des cours collectifs de différents niveaux, des stages, une formation professionnelle et une thérapie individuelle de la « Téhima ». La fondatrice du centre, Luigina Lamacchia, explique : « Massothérapeute depuis 25 ans, j'ai connu la « Téhima » grâce à une cliente qui m'a fait découvrir ses créateurs (Frank Lalou et Tina Bosi) à Paris, lors d'un spectacle qu'ils avaient

donné. Par la suite, ma cliente les a invités en Suisse pour un stage et c'est là qu'elle m'a proposé de faire connaissance avec le couple. J'ai eu un véritable coup de cœur pour cet art et, par la force des choses, je suis devenue l'assistante de Tina Bosi à Paris ».

La « Téhima », Comment ça fonctionne ?

La « Téhima » est un ensemble de 22 chorégraphies qui répondent aux 22 lettres de l'alphabet hébraïque. Chaque lettre correspond à une partie du corps qui danse et respire la lettre. Cette pratique se concentre sur l'étirement des cinq chaînes musculaires à travers des mouvements en spirale, qui tirent les fascias et les tissus conjonctifs entourant les organes. Les mouvements travaillent sur l'ancrage, l'allongement, la respiration des tissus et le souffle, en donnant une intention (kavanah) dans la partie du corps en résonance avec la lettre en question. Luigina Lamacchia ajoute : « Dans le cours débutant, on enseigne les lettres avec leurs symboliques, et ainsi, on avance dans l'ordre de l'alphabet, car chaque lettre prépare la suivante. En revanche,

dans les cours plus avancés, nous utilisons déjà des thèmes philosophiques et des textes, comme les livres de Frank Lalou, ou d'autres écrivains inspirants. »

Une thérapie holistique en mouvement

Danser les lettres hébraïques est une thérapie à part entière. Cette danse libère les tensions émotionnelles et physiques et nous relie, à travers nos propres cellules, à nous-mêmes et à la vie. « Grâce à ces exercices, j'ai réalisé à quel point le mouvement est la vie. Nous sommes tous capables de comprendre « mentalement » ce qui « coince » à différentes étapes de notre vie. Cependant, ce n'est qu'au travers de l'expérience du corps que le mental pourra effectuer son travail de transformation. Le mouvement est essentiel pour le bon fonctionnement physiologique, c'est le seul moyen d'intégrer tout changement. Ainsi, la personne qui pratique cet art est active et participe à sa propre guérison », explique la thérapeute. Cette pratique douce est également adaptée aux personnes âgées ainsi qu'à toute personne en quête de sérénité et de bien-être intérieur. 🧘

Pascale Bercovitch →

SPORT

Pascale Bercovitch:

« Je prends mon pied avec le surf! »

L'athlète paralympique franco-israélienne passe d'une discipline sportive à l'autre avec une facilité déconcertante. Mère de deux enfants, l'ex-journaliste est aussi une source d'inspiration pour les blessés de guerre.

Nathalie Hamou

Le rendez-vous est fixé en terrasse d'un café du bord de mer de Tel-Aviv. Tandis que l'on guette son arrivée du coin de l'œil, Pascale Bercovitch surgit devant nous, se hissant avec dextérité sur un tabouret de bar. Ce lundi 28 avril, quatre jours après la commémoration du Jour de la Shoah en Israël, la championne paralympique, qui a perdu ses deux jambes l'année de ses 17 ans après avoir glissé pour attraper un train, revient sur son dernier post Instagram. Une photo en noir et blanc montre son beau visage, la mine pensive, alors qu'elle est allongée à plat ventre sur une voie ferrée. Le texte rappelle un élément biographique important. « Mon père est un survivant juif de l'Holocauste et ma mère est chrétienne, fervente partisane du monde. Sa famille

a caché une famille juive dans la maison. J'ai appris d'eux que le danger vient précisément des bonnes personnes qui suivent le troupeau, sans penser de manière indépendante », écrit Pascale Bercovitch, née voilà 58 ans à Angers, installée depuis des décennies en Israël et dont le parcours de vie exceptionnel lui a justement valu, en 2014, d'être choisie pour allumer un flambeau à Jérusalem, lors de la cérémonie annuelle de la fête de l'Indépendance. « Le monde n'est pas divisé entre les bons et les mauvais, entre les Allemands et les Français, ou entre la gauche et la droite. Le danger survient lorsque la majorité obéissante préfère être du côté d'une voix forte, familière, formatée et confortable, sans rechercher la vérité ». Rencontre avec une géante de la pensée positive.



suite →

Vous avez choisi de vous installer seule en Israël dans la foulée d'un terrible accident et de l'amputation de vos deux jambes. Quelle sorte d'énergie vos parents vous ont-ils transmise ?

« Quand j'ai annoncé mon intention de venir en Israël, tout le monde, y compris mes parents, m'a prise pour une folle. J'avais encore des pansements sur les moignons de mes jambes, je n'avais pas d'argent et je ne parlais pas hébreu. Ma famille et même les responsables de l'Aliya ont tous essayé de me décourager. Ils pensaient que je finirais par avoir des difficultés et être un fardeau pour l'État. Pour autant, je suis restée très proche de mes parents. Qu'il s'agisse de mon père qui nous a quittés il y a neuf ans, ou de ma mère qui, à 88 ans, montre un dynamisme semblable à celui du lapin de la publicité des piles Duracell (rires). Mon père qui était d'origine roumaine a été caché dans la région de Nantes dans des familles chrétiennes pendant la guerre : cela ne s'est pas toujours bien passé. Mon grand-père paternel était mécanicien de l'armée à la légion étrangère et ma grand-mère, une polyglotte très blonde, servait d'interprète à la Gestapo et volait des dossiers. On a grandi avec des valises devant l'entrée de la maison : au cas où l'on devait partir très vite ! Ma mère a grandi avec des Juifs cachés chez elle en Anjou. Les voisins étaient au courant. Mais mon arrière-grand-mère était très respectée et ils n'ont pas été dénoncés.

Comment avez-vous vécu l'année et demie qui a suivi les événements dramatiques du 7 octobre 2023.

Je savais qu'il y aurait une guerre, je le sentais venir. Je ne savais pas comment cela allait prendre forme. Et bien sûr, toute ma routine a été bouleversée. Je fréquentais déjà l'hôpital deux fois par mois pour rendre visite à des blessés, mais à partir du 8 octobre 2023, je m'y suis rendue tous les jours, pour soutenir les familles des victimes. Je sais faire cela, rentrer dans ce rôle sans absorber toute la douleur même si au bout de quelques mois, j'ai dû faire une pause.



← **Pascale Bercovitch**
Studio Surfboard
Août 2024

Comment voyez vous votre rôle dans la société ?

Ma plus-value, c'est de pouvoir aider la famille d'un grand blessé un peu après l'accident, lorsqu'elle ne se tourne pas encore vers l'avenir. C'est là que mon intervention est la plus substantielle. Simplement c'est frustrant de ne pas pouvoir se démultiplier ! Je travaille actuellement sur un projet de soutien communautaire autour d'une activité sportive. C'est à la sortie de l'hôpital qu'un blessé prend tout dans la figure et qu'il peut s'en sortir par le biais d'une activité qui le place en interaction avec son entourage. Je veux mettre sur pied ce dispositif pour faciliter ce début de « vie d'après ». Israël compte a minima près de 12'000 blessés physiques depuis le début de la dernière guerre. Le projet que je cherche à financer mise sur des sports tels que le surf ou l'escalade, pour leur redonner une estime de soi.

Quelles sont, par ailleurs, vos ambitions sportives ?

Depuis environ un an, je me suis prise de passion pour le surf. J'ai toujours aimé l'eau, mais je prends vraiment mon pied avec le surf (rires). Ce n'est pas encore une discipline paralympique. En novembre 2024, j'ai participé aux championnats du monde de *parasurfing* à Huntington (Californie), et terminé 7e sur 8. Cela m'a montré que je devais apprendre, j'ai compris que je devais changer de planche et je surfe différemment depuis.

Vos filles ont-elles hérité de votre passion pour le sport ?

Ma fille aînée Eden, 23 ans, championne d'Israël junior en kayak, enseigne le surf dans un club de Tel-Aviv, tout en se destinant a priori à des études de droit. Sa sœur cadette, Mica âgée de 15 ans, pratique le judo. Elles viennent parfois assister aux conférences que je donne à partir de mon histoire de vie. Beaucoup de gens ne sont pas assez soutenus. C'est vrai pour les handicapés, c'est vrai aussi pour les post-traumatisés. »

De la tragédie au triomphe

Fervente sioniste, Pascale Bercovitch a refusé de laisser son accident compromettre son projet d'Aliya et, six mois après avoir été amputée des deux jambes, elle est arrivée seule en Israël, devenant ainsi la première paraplégique à s'engager volontairement dans l'armée israélienne. Elle était instructrice dans un programme qui permet à des volontaires étrangers de venir en Israël pour de courtes missions au sein de l'armée. Elle a représenté Israël lors de compétitions internationales de natation, d'aviron, de vélo à main et d'escalade. Outre ses exploits sportifs – huitième en aviron aux Jeux paralympiques de Pékin de 2008, quatrième aux championnats du monde d'escalade de 2012, sixième en vélo à main aux Jeux paralympiques de Londres de 2012, dixième aux Jeux de Tokyo en paracanoë en 2021 etc. cette polyglotte est une journaliste, auteure et cinéaste accomplie dont le travail l'a menée partout en Europe et en Afrique. 🇮🇱

ENTRETIEN

Célébrer la vie à travers la musique et la danse.

Entretien avec **Thierry Namer**

Thierry Namer, co-fondateur de « Folklor Club », organise des soirées electro depuis 2001. Tout au long de son parcours, Thierry a su créer des moments de partage où la musique et la danse occupent une place centrale, unissant les gens et offrant des instants de bonheur.

Liz Hiller



← Thierry Namer

suite →

La musique et la danse sont deux formes d'art qui, depuis des siècles, se nourrissent mutuellement. Friedrich Nietzsche disait : « Sans la musique, la vie serait une erreur ». La musique nous procure des émotions intenses, à commencer par la joie, et elle seule a le pouvoir de susciter en nous l'envie irrésistible de danser et de faire vibrer notre corps.

→ Folklor Club



Danser sur des morceaux dynamiques et rythmiques, comme ceux de la musique electro, permet de libérer des endorphines (les « hormones du bonheur ») qui nous rendent euphoriques. Une expérience de joie de vivre qui peut transformer un moment ordinaire en un souvenir mémorable, comme cela arrive dans une boîte de nuit. Selon Jacques d'Ambroise, la danse « est ton impulsion, ton battement de cœur, ta respiration. Elle est le rythme de ta vie, ton expression intime et ton mouvement, dans le bonheur, la joie et l'envie ». Les enfants se laissent instinctivement porter par la musique et dansent sans retenue. Une fois adultes, les effets de la musique et de la danse deviennent encore plus indispensables : elles offrent un moyen d'évasion, permettant de s'éloigner du quotidien et de recharger ses batteries.

Thierry Namer, alias TT, est une figure incontournable de la scène nocturne lausannoise. Passionné de musique electro, il organise des événements et des soirées depuis 2001, partageant son amour pour la musique et sa passion du son, offrant ainsi à chacun l'opportunité de vivre des moments de bonheur.

Entretien

Quelle place la musique occupe-t-elle dans votre vie ?

La musique est primordiale pour moi. Le jour où je ne pourrai plus écouter la musique que j'aime, quelle qu'en soit la cause, je considérerai que je n'aurai plus de raison de vivre. La musique fait partie de mon essence, comme le sang qui circule dans mes veines. Même maintenant, pendant que nous discutons, la musique tourne chez moi. Elle m'accompagne tout au long de la journée. Aujourd'hui, parallèlement à mon rôle

au sein du Folklor Club et à celui d'organisateur d'événements, je me suis aussi développé sur le plan artistique. Je joue de temps en temps en tant que DJ dans mon club. Selon les statistiques, environ 90 % des gens forment leurs goûts musicaux jusqu'à l'âge de 33 ans. Personnellement, je me situe en dehors de cette statistique, car j'ai toujours une grande soif de découverte musicale. Autrement dit, la nouveauté musicale me passionne profondément.

Pouvez-vous nous raconter votre parcours et votre carrière dans la vie nocturne de Lausanne ?

Depuis mon adolescence, j'ai toujours aimé sortir et écouter de la musique électronique. À Lausanne, dans les années 80 et 90, il y avait d'excellents clubs. La ville était considérée comme « the place to be », avec de nombreux artistes de talent, une grande diversité de clubs et une ambiance festive incomparable. Pour moi, le « clubbing » a toujours été synonyme de rencontre, de mixité, un espace de liberté, un endroit où l'on fête la vie, où l'on se réunit pour partager des émotions fortes. À cette époque, je sortais beaucoup et un jour, le patron du « D! Club » m'a contacté pour m'inviter à déjeuner et me proposer d'organiser des soirées dans son établissement. Cette proposition a été la petite graine qui a germé en moi et m'a poussé à envisager une carrière dans le monde nocturne lausannois. Après quelques années, en 2004, j'ai commencé à organiser des soirées au « Mad Club » en tant que directeur d'exploitation puis en 2007, je suis devenu « Night Manager » du même club, ce qui m'a permis de vivre enfin de ma passion. En 2009, j'ai lancé le projet « People in the City », un événement annuel organisé à

Lausanne pour célébrer la fête nationale suisse les 31 juillet et 1er août. Je fais partie de l'association « Attitude Nocturne » depuis près de 25 ans. Cette dernière est à l'origine des soirées organisées au « D! Club », au « Mad Club » et de l'événement annuel « People in the City ». En 2016, j'ai cofondé le « Folklor Club » avec quatre autres associés à Lausanne, et un an plus tard, en 2017, j'ai été le cofondateur de « Audio Club » à Genève, mais cette mission n'a duré que cinq ans.

Actuellement, vous gérez et animez le Folklor Club, pouvez-vous nous parler un peu de l'histoire de cet endroit, l'un des plus populaires de Lausanne ?

« Folklor Club » a vu le jour après la fermeture du « Rush », un club emblématique de la scène électronique underground, fermé en 2016 en raison des nouvelles restrictions de la ville de Lausanne. Initialement, nous étions cinq associés, dont trois anciens responsables du « Rush », mais aujourd'hui, nous sommes quatre. Après la fermeture du « Rush club », nous avons lutté pour offrir au public une alternative et, après quelques démarches, la ville de Lausanne nous a proposé un local abandonné pour y installer le « Folklor Club ». Ce local était auparavant une salle de répétition de chœurs et fanfares de la ville ! Depuis son ouverture, le club connaît un grand succès, notamment grâce à des soirées électroniques mettant l'accent sur la qualité des DJs et une sonorité irréprochable. Nos soirées sont conçues pour rassembler les gens, leur permettre d'échanger et de vivre l'instant présent à travers la musique, la danse et une ambiance exceptionnelle. 🎧



INTERVIEW EXCLUSIVE

Let's Boogie Balagan!

Boogie Balagan est une philosophie, un subtil et efficace médicament antimorosité et cela dès leur création il y a un quart de siècle par Azri et Gabri.

Steve Krief



Chantant à la fois en hébreu, arabe, anglais, turc et bien d'autres langues, le groupe associe les cultures, propose de se retrouver sur quelques notes, autour de quelques verres, le temps d'allumer quelques lumières, sans attendre que les lendemains chantent. En octobre 2025, ils sortent *Gözlerim Yahalom* (Kame'a Music), leur troisième album, avec toujours autant d'enthousiasme et une plume encore plus exigeante. Interview exclusive avec Gabri et Azri.

Quand s'est déroulée votre rencontre ?

Gabri : À Paris en 1998, grâce à un ami commun de Jérusalem. Suite à mes études dans une école de musique à Rimon, je suis venu voir ma famille à Paris. Un producteur m'a demandé de réaliser des maquettes et m'a conseillé de contacter Azri. C'est ainsi qu'a démarré l'aventure Boogie Balagan. Une magnifique rencontre humaine, mais deux perspectives musicales différentes au début.

Azri : Oui, effectivement. J'ai grandi avec le rock, mais quand je suis parti vivre en Israël, j'ai été très enthousiasmé par les musiques électroniques. À la suite d'un long trip en Égypte, j'ai renoué avec l'héritage musical familial. Mon grand-père écoutait Oum Kalthoum tout le temps, mes oncles surtout Aris San, la musique mizrahit grecque et Zohar Argov.

→LIVESHUTKA

Gabri: Dans mon quartier, Zohar Argov était très populaire aussi et à la maison on vivait au rythme du film égyptien du vendredi diffusé par la chaîne israélienne. J'avais fait le même genre de rejet, souhaitant chanter en anglais, inspiré par Led Zep, Deep Purple et Pink Floyd. Azri m'a aidé à me reconnecter à mes sources.

Azri: En revenant en France, j'ai accompagné des artistes en tant que guitariste, parmi lesquels Rachid Taha. Puis, souhaitant élargir les perspectives, j'ai travaillé dans la prod. Gabri m'a donné envie de reprendre la guitare et je lui ai transmis ma passion pour le blues, en particulier Muddy Waters. On ambitionnait d'apporter le Bled sur le blues, reprenant ses titres en les orientalisant. On souhaitait inventer une langue, en essayant, par exemple, de donner un sens à un mot en anglais qui peut dire autre chose en arabe.

Vous vous êtes inspirés de l'enfance, de vos connaissances, rencontres personnelles et musicales ?

Gabri: La culture israélienne est récente, nourrie d'influences de chaque diaspora. La musique israélienne, comme la musique turque dans les années 70, était sous influence occidentale, grecque et des Balkans. On a essayé d'ouvrir un peu les perspectives.

Azri: On avait à cœur, sur notre premier album, *Lamentation Walloo* (2007) de délivrer un message sérieux. Enfant dans

les années 80, je pouvais aller librement à Gaza avec mon beau-père pour faire les marchés et vendre des pastèques. J'avais ça dans mes racines, d'autant plus qu'à l'époque mon père était un grand DJ à Jérusalem, Mike Scooby-dooby. Je ne le voyais plus, mais il m'envoyait régulièrement des cassettes de mix.

Gabri: Jeune, je travaillais dans le bâtiment en Israël, avec des Palestiniens. Le conflit était beaucoup moins présent et pesant sur notre quotidien. De même pour Azri qui bossait dans les bars dans les années 1990 avec des Palestiniens, sans tension aucune.

Azri: On n'a jamais été baigné dans l'angélisme, ne cherchant pas à démystifier ce qui n'allait pas. On préférait mettre le curseur sur ce qui allait, en créant un espace social et culturel, au-delà des tensions politiques, sans toutefois les négliger. En faisant aussi passer des guitares à des jeunes Palestiniens, à une époque où les écoles de musique liaient les populations régionales. Sur *Lamentation Walloo*, on partageait cette promiscuité-là.



©Shachaf Rodberg

suite →

Vous parliez de Rachid Taha, en écoutant votre musique on pense à sa sublime reprise de *Rock the Casbah*, chantée dans le même esprit que votre œuvre.

Azri : Je n'ai pas participé à ce projet avec Rachid, car on avait arrêté de travailler ensemble un peu avant. On s'est retrouvé lorsque Boogie assura sa première partie. Les gens l'ignorent, mais Rachid rêvait de travailler avec nous sur un projet de concert ayant pour thématique un match de foot avec une équipe mixte de gamins palestiniens et israéliens.

Gabri : Une finale de Coupe du monde où un joueur palestinien faisait gagner l'équipe israélienne contre le Brésil en finale !

Votre succès est planétaire, avec de nombreux fans en Turquie. Ça peut paraître étonnant.

Azri : Nous n'avons jamais rencontré de tension avec les publics de culture musulmane, seulement avec une poignée de gauchistes soufflant sur les braises pour brûler les ponts culturels. Ils soufflent encore plus aujourd'hui, où les mots, la syntaxe et la nuance se diluent dans le brouhaha.

Gabri : 11 tournées déjà en Turquie ! À Istanbul au début, puis dans tout le pays. Il s'agit de nos plus gros streams dans le monde, devant Israël et la France !

Azri : La découverte du public turc fut un coup de cœur, dans tous les sens du terme. La première fois qu'on y est allé, on était plein de réserves et d'a priori. On a pris une claque en voyant leur culture musicale, l'accueil du public et la modernité du pays. Tout en étant très politisée, cette jeunesse fait la distinction entre les questions géopolitiques et le partage culturel, touchée d'ailleurs que notre musique soit influencée par leur langue et leur culture.

Gabri : Lors d'une tournée, qui se déroulait dans un moment de forte répression par le pouvoir vis-à-vis de la jeunesse, nous étions le seul groupe à rester sur place et à ne pas annuler le concert. En reprenant notamment sur scène la chanson des Beastie Boys *Fight for your Right... To Party* en mettant le mot Raki à la place de Party, en référence à l'alcool. On a vécu un concert mémorable dans le club Shaft où le public reprenait nos chansons.

Azri : Notre premier album en France était signé sous le label « Mon Slip » des Têtes Raides, avec Warner. On a bénéficié





© Shachaf Rodberg

↑ LIVE SHUTKA

d'une belle dynamique sur Radio France qui a lancé de nombreux concerts en France. Puis, grâce à notre participation musicale sur le film *Le Cochon de Gaza* (2011), on a enchaîné les tournées et festivals, notamment Babel Med Music et Jazz n'klezmer. On a produit nous-mêmes notre deuxième album, *Idiot Bravo* (2014), fabriqué sur vinyle, en revenant à des thématiques plus israéliennes.

Gabri : Avec des titres comme *Cherry on the Pita* (*Hoomos overdose*) et *Yaffo La Folle*, une chanson écrite en hommage à cette ville israélienne où cohabitent Juifs et Arabes. L'album mêle surtout l'anglais et l'arabe, alors que le premier associait espagnol, grec, turc, tamoul... une shakshouka maison.

Ce souffle de liberté, durement entamé par le Covid ensuite...

Azri : On a subi le Covid comme tout le monde. On maquettait beaucoup à cette époque, ayant moins de dates. On s'amusait à répéter nos gimmicks sur de jolies thématiques comme « Falafel Power », inspiré du Flower Power. On pensait aussi arrêter Boogie et repartir sur des covers de Scorpions, AC/DC,

Motörhead.... On a sorti le *Ace of Spades* de Motörhead orientalisé à la fin du Covid. FIP a beaucoup apprécié, partageant aussi notre reprise de *Vertige de l'amour* d'Alain Bashung.

En parlant de reprise, votre version de *Darla dirladada*, chantée par Dalida et réinterprétée en mode très suggestif dans le film *Les Bronzés*, est assez délirante.

Gabri : Dans l'inconscient collectif, on pense aux *Bronzés*, alors que c'est un standard grec. Nos reprises détournées ne sont pas des moqueries, mais plutôt des hommages. Comme lorsque je me balade tout sourire avec une bouteille d'alcool dans la vieille ville de Jérusalem, dansant avec toute sa population sur *Vertige de l'amour*.

Azri : Après ces covers, on a commencé à réfléchir à un nouvel album Boogie. Puis, sont arrivées les horreurs du 7 octobre. Ainsi, l'album *Gözlerim Yahalom*, signé avec le label israélien Kame'a Music, reste dans l'esprit Boogie, mais avec une touche plus sérieuse. On a pris cher émotionnellement. Notre job est de traduire cela et d'essayer humblement d'éveiller

certaines consciences : « Peace no Love ». On a écrit la chanson *Mashiah*, puis une reprise de *At Li Laïla* de Boaz Sharabi.

Gabri : Une chanson dédiée à sa femme et popularisée par Zohar Argov, pour qui elle a quitté Boaz ! Le destin tragique du nouveau couple ajouta un poids significatif à la chanson. On a changé un peu le texte, remplaçant le mot « laïla » qui signifie « nuit » par Layla, le texte s'adressant dans notre version à une femme musulmane. On a aussi fait un featuring avec Cem Yildiz, un artiste turc, qui a passé deux jours dans nos studios.

Azri : Le live nous a tant manqué pendant le Covid ! Cette année, on a joué au Sacré Sound Festival avec Neta Elkayam et on prévoit de nombreux autres concerts, notamment au prochain festival Jazz n'klezmer. Cela nous touche énormément de voir se rassembler dans nos concerts la même diversité culturelle dans le public, mais aussi de nouvelles générations, moins insouciantes mais tout aussi enthousiastes... 🍷

ENTRETIEN

Rencontre avec Samuel Fitoussi

Ilan Levy



↑ Samuel Fitoussi, **Pourquoi les intellectuels se trompent.**
Edition Observatoire

Chroniqueur au Figaro, l'essayiste Samuel Fitoussi, auteur notamment de *Woke Fiction* s'intéresse aux erreurs des intellectuels, ou comment des gens instruits et intelligents peuvent autant se tromper, jusqu'à provoquer ou couvrir des millions de morts, à l'instar des maoïstes ou des Khmers rouges, considérés par eux comme de brillants esprits. En analysant finement les ressorts du monde intellectuel, le rôle des universités, Samuel Fitoussi explique notre monde et donne au passage quelques antidotes à la bêtise, non pas la bêtise ordinaire, mais la bêtise à grande échelle. Entretien avec l'auteur.

Votre titre : *Pourquoi les intellectuels se trompent* est sans appel. Pourquoi ne pas avoir mis de point d'interrogation ?

Parce que je propose une réponse à la question. Pourquoi les esprits brillants se fourvoient-ils si souvent ? Pourquoi Sartre a-t-il défendu Staline, Mao, Fidel Castro, Pol Pot, le Vietnam du Nord, applaudi le terrorisme aux JO de Munich, soutenu la révolution iranienne ? Pourquoi Simone de Beauvoir a-t-elle écrit un livre de 400 pages à la gloire de Mao, justifié le goulag en URSS et l'écrasement de la liberté à Cuba ? Je ne me contente pas de lister les égarements de l'intelligentsia, je décrypte les mécanismes mentaux qui conduisent à l'irrationalité, je décris les ressorts de l'aveuglement idéologique et j'analyse ce qui, dans la condition des intellectuels, prédispose à l'erreur.

L'intelligence ne protège-t-elle pas de l'erreur et de sa répétition à l'infini ?
Malheureusement, le raisonnement est souvent postérieur à l'adoption

d'une croyance : nous aboutissons à nos opinions pour des motifs auxquels nous sommes aveugles (principalement sociaux), et mettons ensuite notre intelligence au service de la production d'arguments en faveur de ces croyances, pour convaincre les autres (et nous auto-convaincre) qu'il s'agit des meilleures croyances. Autrement dit, les gens les plus intelligents ne sont pas ceux qui parviennent à leurs opinions pour les raisons les plus intelligentes, mais ceux qui défendent leurs opinions de la façon la plus intelligente. Ils sont donc les moins capables de changer d'avis.

Pourquoi des penseurs brillants ont-ils pu soutenir des régimes totalitaires comme le nazisme, le communisme ou la révolution iranienne ?

Les démocraties libérales ne confèrent sans doute pas une importance suffisante à l'intellectuel. Les évolutions sont le fruit d'une somme de décisions individuelles. L'ordre n'est pas construit par le haut. Dans les sociétés plus autoritaires en revanche, l'intellectuel théorise la société idéale, et le politicien applique ses idées. Orwell soupçonnait les intellectuels anglais d'admirer le communisme parce qu'ils y voyaient la promesse « d'une société hiérarchisée où l'intellectuel s'emparerait enfin du fouet ».

Peut-on dire que le XX^e siècle fut un combat entre Sartre et Orwell ?

Oui. Dans l'équipe d'Orwell, on pourrait ajouter Aron, Revel, Simon Leys, Camus, Scruton, et beaucoup d'autres. Ce qui est frappant, c'est que socialement, il valait *vraiment* mieux avoir tort avec Sartre que raison avec Aron. Sartre s'est trompé toute sa vie et pourtant, il est resté jusqu'à sa mort « le maître à penser de l'intelligentsia » (Soljenitsyne). Les intellectuels disposent du luxe de ne pas subir le coût

de leurs erreurs, et donc de pouvoir choisir les croyances qui leur confèrent un statut social plutôt que les croyances les plus justes et les plus morales.

Quelles sont aujourd'hui les nouvelles erreurs des intellectuels ?

Beaucoup n'ont pas renoncé à leur rêve d'occuper la fonction d'ingénieurs sociaux chargés de nous conduire vers l'utopie. Par exemple, de nombreux sociologues estiment que s'il n'y a pas une parfaite parité entre les hommes et les femmes dans tous les domaines de l'existence, il y a là un problème à résoudre, par la mise en place de quotas autoritaires. Comme le note avec humour le philosophe Thomas Sowell, lorsque la réalité ne correspond pas à la théorie d'un intellectuel, l'intellectuel croit souvent devoir modifier la réalité plutôt que sa théorie.

Vous dénoncez aussi l'idée naïve selon laquelle il ne tiendrait qu'à nous de ne pas avoir d'ennemis.

Certains intellectuels pensent qu'il suffirait de caresser ceux qui nous haïssent dans le sens du poil pour gagner leur sympathie. C'est pourquoi, à droite, certains imaginent que l'Occident est coupable de n'avoir pas su apaiser la Russie, et en viennent à accuser l'Otan (pour une alliance défensive) d'avoir été agressive. À gauche, certains croient que l'hostilité de l'Algérie appelle à davantage se repentir pour la colonisation. Dans ce paradigme, l'Occident serait le seul acteur, l'ennemi ne ferait que *réagir*. On le voit aussi dans le contexte de la guerre à Gaza : pour certains, la violence des Palestiniens s'expliquerait uniquement par le comportement d'Israël, et non par des facteurs endogènes à la société palestinienne (islamisme, glorification de la figure du martyr, antisémitisme culturel, etc.). Pourtant, comme l'écrivait Julien Freund, c'est l'ennemi qui nous désigne : on a beau lui faire de belles protestations d'amitié, s'il veut que nous soyons son ennemi, nous le sommes. Et, souvent, la seule stratégie pertinente est d'infléchir le rapport de force en notre faveur.

Vous pointez du doigt le danger d'une surproduction de diplômés.

L'économiste Bryan Caplan montre qu'il existe une « course à l'armement » des

diplômes. Lorsque tout le monde obtenait le brevet, ceux qui souhaitaient se distinguer obtenaient le Baccalauréat. À mesure que le Bac se démocratisait, il a fallu une licence pour se distinguer. Puis un Master, etc. L'action rationnelle de chacun, à l'échelle individuelle (faire davantage d'études que son voisin) mène, à l'échelle collective, à une situation regrettable (nous allouons trop de ressources à l'éducation). Le problème est d'autant plus grave que dans les sciences sociales, les diplômés apprennent souvent à détester l'Occident. En caricaturant à peine, la collectivité paye pour former des diplômés qui s'affaibliront ensuite à délégitimer cette même collectivité, à en dénoncer les principes, les institutions, les traditions, et à saper la cohésion sociale. Schumpeter prédisait que le capitalisme serait défait non pas en raison de ses échecs (comme Marx le pensait), mais en raison de son succès : il permet la création de prospérité, qui rend possible l'émergence d'une classe intellectuelle vivant à l'abri du besoin, dont la carrière dépend précisément de leur capacité à critiquer l'ordre établi.



↑ Samuel Fitoussi

Comment expliquer que ces centres du savoir fabriquent tant d'erreurs ?

Certains universitaires utilisent le système de validation académique pour donner une légitimité à leurs opinions, pour déguiser leurs convictions subjectives en « science ». Aux États-Unis, certains parlent de « blanchiment d'idées » : des universitaires militants créent des revues académiques, publient leurs propres articles, et se valident entre eux. Cela ressemble à de la science, mais ce n'est pas de la science. Le risque est la création d'un univers clos, auto-référentiel, déconnecté du réel. Si vingt chercheurs, persuadés que la Terre est plate, créaient un département universitaire, ils pourraient se valider les uns les autres, publier des papiers « scientifiques », faire passer des examens et distribuer des diplômes. Ils auraient créé un système circulaire de validation de leurs convictions. L'exemple semble fantaisiste, mais peut-être correspond-il à ce à quoi nous assistons aujourd'hui dans certaines sciences sociales, par exemple dans les départements d'étude de genre. 🍷

A full-page portrait of actress Rotem Sela. She is wearing a black strapless dress and has her hair styled in loose waves. The background is dark with some blurred lights. A white text box is overlaid on the bottom half of the image.

INTERVIEW EXCLUSIVE

Rotem Sela

«La culture joue un rôle très important dans notre vie en Israël»

Nathalie Hamou

Actrice, présentatrice de l'émission de TV et concours de chant *Ha Kohav Haba* (Nouvelle star), Rotem Sela ne fait pas seulement partie des célébrités les plus appréciées d'Israël. Cette personnalité porte aussi une voix rare et courageuse, qui se fait remarquer dans la société israélienne. « Rotem Sela est l'une des rares stars ici qui ait vraiment quelque chose à perdre. Elle fait consensus, elle est en *prime time*, elle gagne sans doute un salaire très confortable, et il n'y a personne dans ce pays qui ne la connaisse pas. Et pourtant, elle a tenu des propos clairs et éthiques, sans peur, et ce n'est pas la première fois », a ainsi écrit l'activiste sociale Kalanit Sharon du mouvement social *Pink front*, dans une chronique publiée début mai dans *Time out Israel*.

Le pays devait alors affronter de violents incendies dans les collines de Jérusalem, et un douloureux Jour du Souvenir (en mémoire des soldats tombés au combat et victimes du terrorisme). Sur son compte Instagram, Rotem Sela s'est alors distinguée par une prise de parole sensible et intelligente.

Cette authenticité se retrouve aussi dans le parcours de cette mère de trois enfants, née il y a 43 ans dans la région de Haïfa. Sa carrière s'ancre dans un répertoire de séries TV divertissantes telles que *Beauty and the beast* ou *Bloody Murray* (diffusée sur Yes et Arte, sous le titre *Dana & Murray*). En 2023, elle a joué aux côtés de l'acteur Yehuda Levi dans *A Body that works*, une série dramatique sur la maternité de substitution diffusée sur la Keshet 12. La série qui a rencontré un franc succès en Israël, a été distribuée à l'international par Netflix. Elle a permis à

Rotem Sela de remporter le prix de la meilleure actrice pour une série internationale lors du festival Séries Mania en France. Mais la comédienne a décidé de surprendre en incarnant une femme complexe, une survivante dans le film d'Erez Tadmor *Soda*, sorti en Israël en début d'année, aux côtés de Lior Raz, l'acteur et le cocréateur de la série *Fauda*.

Les deux comédiens, amis dans la vie, ont travaillé sur un autre projet : *Off Road*, une série diffusée sur Netflix, qui embarque le public à bord d'un 4x4 à travers le Kirghizistan et le Kazakhstan. « Voyager hors des sentiers battus, c'est un de nos rêves depuis toujours. Ce périple nous a mis à l'épreuve de toutes les manières possibles, mais il nous a également rappelé la force de notre relation », ont déclaré Lior Raz et Rotem Sela. « La plus grande leçon de ce voyage, c'est la puissance incomparable de l'amitié ».

Entretien exclusif

Vous venez d'incarner une survivante de la Shoah dans le film d'Erez Tadmor, *Soda*.

Comment avez-vous vécu ce changement radical de registre ?

Rotem Sela : « Interpréter le rôle d'Eva dans *Soda* a été une mission pour moi. Ma grand-mère est elle-même une rescapée de la Shoah, et j'ai senti qu'il s'agissait d'un film important. Beaucoup de films ont été réalisés sur la Shoah, mais il est rare d'en trouver un qui dépeigne spécifiquement la complexité de la vie des survivants en Israël dans les années qui ont suivi. Pour mieux comprendre, j'ai eu des conversations avec des petits-enfants de femmes qui ont été Kapos pendant la Shoah, et j'ai découvert toute la complexité qu'implique l'arrivée en Israël avec un tel fardeau.

Ces derniers mois, on a vu beaucoup de films israéliens aborder le thème de la maternité – *Halisa*, de Sophie Artus ou *The Milky way*, de Maya Kenig. Ce sujet était au cœur de la série *A Body that works*.

Comment voyez-vous votre rôle dans l'agenda féministe ?

Ces derniers mois ont en effet vu émerger une vague de films et de séries israéliens qui explorent en profondeur les thèmes de la maternité, de l'identité et de l'expérience féminine. Je pense que *A Body that works* a vraiment touché un nerf sensible, parce qu'il osait poser des questions dérangementantes sur ce que signifie être mère, et sur qui a le droit de définir cela. Jouer Elli a été un voyage émotionnellement intense et complexe, et j'ai ressenti une immense responsabilité en incarnant une femme prise entre fertilité, ambition et vulnérabilité.

Je crois que la narration est un outil puissant de changement. Quand on place les expériences, les luttes et les choix des femmes au centre du récit, on fait avancer le débat. Je suis fière de participer à des projets qui donnent la parole aux femmes, portent des voix multiples et nuancées, et qui remettent en question les attentes sociales. Pour moi, cela fait partie du

suite →

mouvement féministe : créer un espace pour l'honnêteté, la complexité et l'empathie.

On vous a entendu dire un texte dans le dernier album

« Superman » du chanteur et acteur de *Fauda*, Idan Amedi.

Quelle est la liste de vos envies : est-ce que le théâtre est une aventure qui vous tenterait ou la chanson ?

Honnêtement, la chanson ou le théâtre ne constituent pas ma priorité pour le moment. J'essaie de choisir des projets de cinéma et de télévision qui me lancent un défi, auxquels je crois en termes d'impact, et, bien sûr, que je prends plaisir à intégrer.

Vous avez joué à deux reprises aussi avec l'acteur Lior Raz, dans *A Body that works* et *Soda*.

Comptez-vous travailler ensemble sur de nouveaux projets ?

Lior Raz est l'un de mes amis les plus proches et je suis reconnaissante de chaque opportunité de collaborer avec lui. Nous travaillons ensemble sur plusieurs projets qui nous passionnent tous les deux. Nous sommes ainsi à l'affiche de *Off Road*, un *road trip* en six épisodes, que nous avons créé et produit avec Avi Issacharoff, le co-auteur de *Fauda*. Cette série de télé-réalité qui se déroule à travers l'Asie centrale est disponible sur Netflix depuis le début du mois de juillet.

Vous avez co-présenté la cérémonie alternative de « Yom ha Zikaron » (Jour du Souvenir des victimes de guerre et du terrorisme) l'an dernier. Est-ce que les Israéliens ont encore envie de se divertir avec des fictions ?

En Israël, la plupart de l'attention cette dernière année et demie s'est portée sur la guerre. Mais bien sûr, nous avons aussi besoin de moments de respiration pour pouvoir continuer à faire face à la réalité complexe dans laquelle nous vivons. Je pense que les Israéliens aiment la bonne télévision, le cinéma ou le théâtre, et qu'ils savent les apprécier. La culture est une partie très importante de notre vie ici, en tant qu'Israéliens. 🕯️



↑ Téhéran



↑ Hatufim



↑ Fauda



↑ The German

Propos recueillis par
Nathalie Hamou à Tel-Aviv

Séries TV israéliennes : le come-back ?

Après un an et demi d'absence, sur les plateformes comme les festivals, dans le sillage la guerre à Gaza, les séries TV israéliennes vont-elles pouvoir faire leur come-back ? Les incertitudes demeurent, même si la production n'a jamais cessé. Ainsi lors du dernier festival de Lille, Séries Mania, la création israélienne *The German* a remporté le prix du meilleur scénario, signé Moshe Zonder (connu pour avoir écrit *Fauda* et *Teheran*) et Ronit Weiss Berkowitz. Cette série met en vedette Oliver Masucci dans le rôle d'Uri et Ania Bukstein dans celui d'Anna, des survivants de l'Holocauste qui commencent une nouvelle vie en Israël, dissimulant les cicatrices de leurs traumatismes passés. Après 25 ans, le Mossad fait pression sur Uri pour qu'il infiltre un groupe de nazis en Allemagne pour tenter de capturer le criminel de guerre sadique Dr Josef Mengele. Par ailleurs la série *Menace Imminente* présentée aussi à Séries Mania, avec Patrick Bruel dans le rôle principal, a séduit le diffuseur TF. Il s'agit d'une création de Elephant International et Keshet International (KI), à l'origine de nombreuses séries TV à succès à l'international, telles que *Hatufim* (*Prisoners of war*). Ce thriller d'espionnage est basé sur le roman à succès de Dov Alfon, *Une longue nuit à Paris* (Unité 8200). En outre, la 3^e saison de *Téhéran* diffusée fin 2024 en Israël, devrait être bientôt programmée sur Apple TV. Last but not least, le créateur israélien à succès Hagai Levi (*Betipul* adapté en France sous le titre *En thérapie*) a tourné début 2025 à Amsterdam pour Arte une série inspirée de la vie d'Etty Hillesum, l'autre Anne Frank... Tandis que les séries inspirées du massacre du 7 octobre 2023 sont dans les *starting blocks*.

“In private banking, it’s
time for common sense
to be more common.”

HYPOSWISS
P R I V A T E B A N K

Expect the expected

Hyposwiss Private Bank Genève SA, Rue du Général-Dufour 3, CH-1204 Genève
Tél. +41 22 716 36 36, www.hyposwiss.ch



LE MONDE VA OÙ LES AUDACIEUX LE MÈNENT.

Chaque fois qu'un audacieux crée, c'est un monde possible qui naît. Nous sommes fiers des performances et réalisations du Gitana Team dans la course au large. C'est l'aboutissement d'une vision, le résultat d'une recherche de pointe et la réalisation d'un travail d'équipe remarquable.



**EDMOND
DE ROTHSCHILD**